

Washington

Le 30 novembre 2022, le président Macron est reçu à la maison blanche par Jo Biden dans le cadre de la visite d'état de la France aux États-Unis. Pendant que madame Biden fait visiter la bibliothèque du congrès à Brigitte Macron, les deux présidents parlent de la situation internationale qui, le moins que l'on puisse dire, est préoccupante.

Après avoir évoqué l'Ukraine et la situation en Asie, Biden fait une confidence à son homologue.

- Cher Emmanuel, j'ai une confidence à vous faire. Inutile de vous dire que vous devrez garder le secret.

- Inutile, bien sûr.

- Le huit décembre, la basketteuse Brittney Griner va être échangée contre Viktor Bout, le trafiquant d'armes.

- C'est une excellente nouvelle Jo.

- Oui, bien sûr, mais Poutine a refusé de libérer également Paul Wehlan et je ne peux m'empêcher de penser que les États-Unis perdent au change en échangeant une basketteuse contre un trafiquant d'armes. Bien entendu, je ne peux pas dire cela à mon opinion politique. Je laisse les républicains m'en faire le reproche.

- Pourquoi me dites-vous cela ?

- Les États-Unis ont engagé leur parole dans cet échange. Vous comprenez que nous ne pourrons plus faire la chasse à Bout pour le remettre derrière les barreaux.

- Évidemment.

- Je souhaiterais que la France s'en charge.

- Vous voulez que nous traquions Viktor Bout, l'arrêtons et vous le remettions. Je ne vois pas la différence. Vladimir poutine hurlera que vos services sont derrière cela.

- Vous savez que nous avons nos sources au Kremlin. Nous sommes persuadés que Poutine va utiliser Viktor Bout dans sa propagande antioccidentale et dans la guerre contre l'Ukraine. Il suffira donc de laisser le trafiquant faire un faux pas et il sera jugé par le tribunal pénal international. Les USA ne seront pas concernés par cette affaire.

- Mais la France oui.

- Emmanuel, ne me dites pas que vos services sont incapables de faire ceci sans laisser

de traces. Vous aurez toute notre aide pour détourner l'attention des Russes.

- Je vais envisager cela. Je vous donnerai ma réponse dans le mois qui vient.

- Nous ne sommes pas pressés, mais si cela pouvait se faire avant les prochaines élections.

- Je m'y penche dès mon retour.

De retour à Paris, Macron convoqua la Première ministre, le ministre des armées et le directeur de la DGSE. Il leur exposa la demande de Biden.

- Permettez-moi de vous dire que Jo est un sacré enfoiré, dit Elisabeth Borne.

- Je pense au contraire que c'est une marque de confiance. Il n'a pas demandé aux Britanniques de le faire. Il sait que nos services secrets sont les meilleurs.

- La difficulté sera de savoir en permanence où se trouve Victor Bout et de déterminer le meilleur moment pour l'exfiltrer. Dit le directeur de la DGSE.

- Quelle approche préconisez-vous ?

- Il nous faudrait des agents sur place, mais pour l'heure Bout n'appartient à aucune structure que nous pouvons infiltrer.

- Vous pensez à Wagner ?

- Oui monsieur le président. Nous pourrions infiltrer Wagner. Si tout nous laisse croire que Poutine va utiliser Bout pour contrer l'ascension

de Prigojine, je suis persuadé que le maître de Wagner va essayer de le mettre dans sa poche.

- Cela fait beaucoup de si ; dit le ministre des armées.

- Pour le moment, c'est la seule hypothèse que j'émetts. Si vous nous donnez l'ordre de mettre en route cette opération, nous commencerons par infiltrer Wagner puis nous naviguerons à vue. Nous avons toujours nos agents en place à l'ambassade, mais ce serait prendre le risque de signer notre acte.

- Non, nous ne mettrons pas notre ambassade dans le coup. Vous remarquez que je n'ai pas fait venir le ministre des Affaires étrangères. Si cela réussit, personne ne doit pouvoir soupçonner la présence de la France. Allez-y, je donne l'ordre de capturer Victor Bout et de le livrer au TPI.

- Quel nom donnerons-nous à cette opération ?

- Je propose l'opération Walkyrie comme celle visant à abattre le Führer et mettre en place un gouvernement d'opposition. Rappelons-nous que Wagner a écrit la chevauchée des Walkyries ; dit Sébastien Lecornu.

- Va pour l'opération Walkyrie.

2023

Paris

Appartenant à la division T5 de la Direction Générale de la Sécurité Intérieure, le commissaire Loudun réglait avec ses hommes les derniers détails de l'opération qui les avait occupés depuis ces trois derniers mois. Un indic les avait rencardés sur la préparation d'un attentat contre la

grande mosquée de Paris dans le cinquième arrondissement. Le commandant Bertrand, chef de section au GIGN, assistait également à la réunion.

- Dans une semaine, à six heures, nous investirons l'entraide Notre dame de Boulogne 4 rue de Verdun à Boulogne Billancourt.

- Pourquoi cette adresse ? demanda le gendarme d'élite.

- C'est là que résident les trois hommes que nous devons interpellier. Ils se sont fait passer pour des sans-papiers et ont monnayé le gîte contre des travaux d'entretien. Nous avons fait les repérages et nous savons qu'ils utilisent une pièce au rez-de-chaussée comme dortoir.

- Il faudra que mes hommes fassent également un repérage, ça ne vous dérange pas ?

- Non, je m'attendais à ce que vous me disiez cela. Je vous ai préparé un dossier complet concernant les individus.

- Savez-vous s'ils ont des armes, des explosifs ?

- Nous le pensons fortement. C'est pour cela que vous aurez un brouilleur et que les démineurs seront avec nous. Nous suivons ces hommes depuis trois mois et n'avons repéré aucune cache. Nous en déduisons donc qu'ils ont avec eux tout le matériel nécessaire pour commettre leur attentat.

- Que comptent-ils faire ? Attentat à la bombe, mettre le feu ou tirer dans le tas ?

- Notre indic ne le sait pas. Il nous a simplement dit que les énergumènes projetaient un attentat. Avec le pedigree des suspects, nous

préférons intervenir sans attendre un flagrant délit.

- Je vous comprends.

- Potassez le dossier, si vous avez des questions je suis à votre disposition. On se revoit la veille pour mettre au point les détails.

Sur la rue de Voltaire au Kremlin-Bicêtre se situait une des plus fameuses écoles d'ingénieurs en informatique : EPITA. Séparée de Paris par le périphérique bruyant et polluant, l'école occupait un bâtiment de quatre étages. Imia Korilinka était étudiante à l'Epitech, une branche d'Epita. Comme ses camarades elle avait dû payer sa scolarité.

Faire ses études dans cette grande école coûtait très cher. La formation valait huit mille euros par an et durait trois ans. À cela s'ajoutait le loyer de sept cents euros par mois pour un studio de seize mètres carrés à l'extérieur de Paris et les frais dus à l'alimentation, l'habillement et autres comme l'ordinateur qu'elle avait acheté, l'abonnement à internet et au téléphone. C'était donc au total trente mille euros qu'Imia avait emprunté à sa banque pour pouvoir faire ses études.

D'origine géorgienne, Imia était la troisième fille d'une famille modeste qui n'avait pas les moyens de l'aider. Elle venait de Yutz, une petite ville de Moselle et avait dès son jeune âge été une bonne élève. Passionnée d'informatique, elle avait après le bac, réussi avec mention très bien, fait une License MIAS (mathématique et

informatique appliquées aux sciences) à l'université de Metz. À vingt ans, elle avait passé le concours pour intégrer une grande école d'ingénieur.

Mais encore une fois, elle n'était pas riche. Chaque mois elle devait payer son loyer, sa nourriture et commencer à rembourser son prêt étudiant, car la banque avait refusé de retarder les échéances jusqu'à la fin de sa scolarité. Pour son malheur, Imia était une très belle femme. Un mètre quatre-vingt, des mensurations à faire pâlir Adriana Karembeu, des beaux cheveux blonds et des yeux verts qui faisaient tourner la tête de tous ses camarades de cours. Aussi quand une de ses collègues lui dit qu'elle se prostituait pour payer ses cours, elle céda elle aussi aux chants des sirènes de l'argent facile et s'inscrivit sur un site spécialisé dans le commerce illicite d'escorte.

Très croyante, elle réprimait sa honte de faire cela en ne « pratiquant » que le strict nécessaire. Elle ne prenait que deux clients par mois qu'elle faisait payer mille euros la soirée et la nuit. En complément, sa bourse et ses allocations suffisaient à lui permettre de survivre. Elle sélectionnait scrupuleusement ses clients et s'était constitué une liste restreinte d'habitues. Malgré cela, de temps en temps, elle prenait un nouveau client, se réservant le droit de refuser de coucher avec lui s'il ne lui faisait pas bonne impression.

Ce soir-là, elle avait affaire à un bel homme de trente-cinq ans, qui s'était présenté comme agent sportif. Il était venu en France pour recruter des joueurs de foot pour des clubs serbes. À vingt heures ils se retrouvèrent non loin des Champs-Élysées au Clarence, un restaurant deux étoiles. Imia avait été surprise qu'on l'invite dans un

endroit si select, alors elle avait mis une robe de soirée qu'elle s'était payée avec l'argent de son premier rendez-vous. Par-dessus, elle portait un imperméable de couleur sobre pour ne pas se faire remarquer dans le métro.

À son arrivée rue Franklin D. Roosevelt, elle l'avait retiré et dévoilé sa beauté extraordinaire. Le groom le lui avait pris et l'avait dirigé vers la table réservée. Grigor Sakachvili l'attendait en sirotant un Martini. Il se leva et lui baisa la main avant de lui reculer sa chaise. Imia pensa que ce client-là était un vrai gentleman. Peut-être gagnerait-elle ses mille euros ce soir-là.

- Prendrez-vous un apéritif ? demanda le serveur.

- Qu'est-ce que vous buvez ? dit-elle à Grigor.

- Martini.

- Une vodka martini pour moi.

- Une deuxième pour moi aussi.

- Si vous vous présentiez, dit Imia.

- Je m'appelle Grigor, je suis Serbe et ne n'ai pas envie de parler de mon travail ce soir.

- Marié ?

- Non, je suis encore jeune et je considère que je peux faire profiter de mes qualités plusieurs femmes avant de me mettre la corde au cou.

- Modeste.

- J'essaie toujours d'être réaliste. Et vous, quel est votre métier ?

- Je ne fais rien d'autre que ce pour quoi vous m'avez contacté.

- Et vous en vivez bien ?

- Regardez-moi, je suis jeune, je suis belle,
alors oui.

- Modeste.

Ils rirent. Au bout de quelques minutes, le
serveur revint.

- Que désirez-vous manger ?

Imia regarda Grigor.

- Surprenez-moi.

- En entrée nous prendrons du Saumon
sauvage de l'Adour, puis de l'agneau de l'Aveyron
avec ravioles de champignons et en dessert un
soufflé à la fève de cacao.

- Avez-vous un vin préféré ?

- Du blanc, ça vous va ?

- Ce sera parfait, répondit Imia.

Le repas fut parfait en tous points. Ils discutèrent des spectacles à l'affiche sur Paris. Il expliqua qu'il avait fait ses études à la Sorbonne, raison pour laquelle il parlait si bien le français.

- Если мы перестанем лгать ? (si nous arrêtons de mentir ?) dit Grigor.

- Pardon ?

- Vous m'avez compris. Vous vous appelez Imia Korilinka, vous êtes née en Géorgie et vous êtes étudiante à l'école d'ingénieur en informatique Epitech.

- Que me voulez-vous ? Je vais appeler la sécurité.

Elle se leva et commença à chercher des yeux un membre du personnel.

- Je vous en prie. Je ne vous veux aucun mal. Je suis vraiment recruteur, mais pas de sportifs. Je recrute des informaticiens. Vous finissez votre troisième année et vous allez sortir certainement major de votre promotion. Je travaille pour un groupe russe. Vous savez que nous avons besoin d'informaticiens qualifiés pour contrer les cyberattaques de l'occident.

- Et qu'est-ce qui vous fait croire que je serais intéressée ?

- Premièrement votre famille a fui la Géorgie en 2008, car votre père était accusé de collaborer avec les Russes. Deuxièmement vous avez un crédit à rembourser, raison pour laquelle vous vous prostituez.

- Que proposez-vous ?

- Nous remboursons votre crédit et vous offrons un salaire de soixante mille euros net par an. À cela nous ajoutons un logement dans une résidence de standing et sécurisée.

- Où ça ?

- À Saint-Pétersbourg.

- Ce serait donc pour travailler au centre Wagner ?

- Vous n'êtes pas idiot. Cela vous pose un problème ?

- Vous voulez que je réponde tout de suite ?

- Non, prenez votre temps. Je reviens dans un mois, je vous recontacterais sur votre site.

Grigor appela le serveur, régla l'addition et donna discrètement une enveloppe avec cinq mille

euros à Imia. Il lui commanda un taxi, paya la course et lui baisa la main une dernière fois.

À six heures du matin, la section du GIGN attendait le long de la rue de la Paix à Boulogne Billancourt. Le commissaire Loudun de la DGSI le rejoignit. Les gendarmes donneraient l'assaut tandis que Loudun mettrait les interpellés en garde à vue, si tout se passait bien. Les vingt hommes vêtus de noir se mirent en file indienne et approchèrent le bâtiment de l'entraide de Notre-Dame de Boulogne.

Devant la grille, un porteur de bouclier se mit en tête tandis que quatre gendarmes se collèrent à lui en se tenant par l'épaule. Le deuxième de la colonne avait un pistolet qu'il brandissait au-

dessus du bouclier tandis que les autres étaient armés du fusil d'assaut SIG 551.

En face de l'entraide, il y avait un local appartenant aux scouts et guides de France dans lequel les tireurs d'élite avaient pris place. Dix autres gendarmes bloquaient la rue tandis que les cinq derniers foncèrent à l'arrière du bâtiment dès qu'ils entrèrent.

La serrure de la grille fut forcée en quelques secondes. Le petit groupe d'assaut pénétra en premier et se dirigea vers la porte du rez-de-chaussée qui donnait sur l'appartement occupé par les trois hommes qui étaient ciblés. Le dernier de la colonne portait le bélier. Il passa devant et enfonça la porte. À partir de là tout se déroula rapidement. Les individus dormaient et ils furent menottés encore groggy par le sommeil. Le commissaire Loudun leur signifia leur mise en

garde à vue et commença avec ses hommes la perquisition. Ils trouvèrent cinq kilos de C4 et une vingtaine d'armes dont des Kalachnikovs, des fusils à pompe et des pistolets de gros calibres.

Le GIGN convoya les interpellés au tribunal de Paris pour être entendu en comparution immédiate par le juge antiterroriste Marc Le Gall. Ils furent placés dans trois véhicules différents et le convoi se déplaça à tombeau ouvert par le périphérique jusqu'à la Porte de Clichy.

Toujours séparés, ils furent examinés par un médecin et purent converser avec un avocat qui leur fut attribué d'office. Parmi les suspects il y avait Vlad Melnik, un ancien légionnaire. Son avocat était maître Bernard, trente ans, inscrit au barreau depuis seulement six mois qui défendait pour la première fois un client suspecté de fomenter un acte terroriste.

- Bonjour monsieur, je suis maître Bernard,
votre avocat.

- Vous avez quel âge ?

- Pardon ?

- Vous avez quel âge ?

- Trente ans, pourquoi ?

- Je veux un autre avocat. Un plus âgé.

- Ce n'est pas possible, il faudra faire avec
moi. Rassurez-vous, vous n'êtes pas mon premier
client.

- Que me reproche-t-on ?

- Vous êtes suspecté d'avoir voulu
commettre un attentat contre la grande mosquée
de Paris.

- C'est des conneries.

- Pardon ?

- C'est des conneries. J'ai quinze ans de légion. Dans la légion on n'est pas racistes ni xénophobes. C'est la Légion étrangère, on ne peut pas détester les étrangers, ce serait nous détester nous-même.

- Pourtant vous avez été arrêtés avec deux membres d'un groupe de l'ultra droite, connus de la justice comme étant des terroristes.

- Je partageais le logement avec ces deux connards. Je n'étais pas avec eux.

- Il va falloir expliquer cela au juge.

- Je ne dirais rien au juge.

- Pardon ?

- Vous êtes sourd ou quoi, je ne dirais rien au juge. Vous ferez votre boulot et vous me sortirez

de là. J'ai servi la France, alors je n'ai pas de compte à rendre à un juge.

- Si vous ne vous défendez pas, vous irez en prison en attendant le procès.

- Alors j'irais en prison.

Un greffier vint les chercher et les conduisit dans le bureau du juge. Un gendarme les escorta. Ils entrèrent dans le bureau et le juge leur demanda de s'asseoir.

- Bonjour, monsieur Melnik, je suis le juge Le Gall du tribunal antiterroriste. Vous êtes accusé d'avoir préparé avec messieurs Durand et Géric un attentat visant la grande mosquée de Paris. Les explosifs et l'armement que nous avons trouvé dans votre logement prouvent que vous étiez prêts à passer à l'acte. Qu'avez-vous à dire ?

- Caporal Vlad Melnik, matricule 089901036.

- Pardon ?

- Caporal Vlad Melnik, matricule 089901036.

- Mon client a choisi de ne pas répondre à vos questions. Il m'a assuré qu'il ne connaissait pas les deux autres interpellés et qu'il n'avait pas l'intention de commettre un attentat.

- Conseillez à votre client de répondre, son silence ne peut que lui nuire. Vous comprenez, monsieur Melnik ?

- Caporal Vlad Melnik, matricule 089901036.

- Bon, reprenons au début. Vous êtes Vlad Melnik, né à Lougansk en Ukraine le 10 juillet

1988. À vingt ans vous êtes entré dans la Légion étrangère au 2^o régiment étranger de parachutisme de Calvi. Vous êtes spécialiste en technique de combat commando et tireur d'élite. À vingt-cinq ans, vous avez été nommé sergent, mais pendant une opération extérieure au Tchad vous avez été rétrogradé au grade de caporal pour avoir abattu un civil tchadien au cours d'une rixe. Néanmoins, votre bravoure vous a valu de recevoir la Médaille militaire, la croix de guerre des territoires extérieurs et croix de la valeur militaire avec citation à l'ordre de la Légion étrangère. Vous êtes un héros, monsieur Melnik. Est-ce exact ?

- Caporal Vlad Melnik, matricule 089901036.

- Maître, faites votre travail, dites à votre client de coopérer.

- Mon travail, monsieur le juge est de vous dire que mon client est innocent des faits dont on l'accuse et donc je demande sa relaxe immédiate.

- C'est impossible, maître. Votre client a été arrêté en compagnie d'hommes défavorablement connus de nos services et détenant des armes et des explosifs. Sachez que cette arrestation a été faite suite à un renseignement acquis par la DGSI et que ce renseignement faisait état de trois terroristes. La résidence où logeaient ces trois individus était sous surveillance depuis un mois et aucune autre personne n'a jamais été vue sur place. Donc je vais placer votre client en détention préventive en attendant un complément d'enquête.

- Comprenez-vous monsieur Melnik ?

- Caporal Vlad Melnik, matricule 089901036.

Melnik fut incarcéré à la maison d'arrêt de Fresnes. Une erreur d'orientation fit qu'il se retrouva dans le quartier spécialement adapté au lieu du quartier des arrivants. La porte de sa cellule se referma et il découvrit son colocataire. C'était un colosse d'un mètre quatre-vingt-dix-huit et des bras de la taille d'une jambe de rugbymen.

- Installe-toi sur la couchette du bas. J'espère que tu ne ronfles pas. Tu es là pourquoi ?

Vlad ne répondit pas.

- Tu ne veux pas parler. C'est toujours comme ça au début. C'est ta première incarcération ?

...

- Твою мать. Si tu ne parles pas, on va vite s'emmerder. Il n'y a rien d'autre à faire ici que causer.

- Si tu insultes encore une fois ma mère, je te tue ; répondit Vlad.

- Tu comprends le russe ? Tu es russe ?

- Ukrainien de Lougansk.

- Si tu es de Lougansk, tu es russe. T'es pas un enculé de nazi d'ukrainien ?

- Non, j'étais pro russe.

- Étais ?

Vlad lui montre l'insigne de la légion qu'il a tatoué sur le cœur.

- Putain, un légionnaire. Ça ne me dérange pas. Je respecte. Je m'appelle Igor Stravinski, oui je sais, comme le musicien, mais moi mon instrument c'est mes poings.

- Vlad Melnik.

- Alors t'es là pour quoi ?

- Terrorisme, mais je suis innocent.

- Bien sûr, ici il n'y a que des innocents. T'es pas du côté des musulms j'espère ?

- Non, j'ai été pincé avec deux connards de l'ultra droite et comme j'ai buté un arabe au Tchad ils en ont déduit que j'étais raciste.

- Tu l'as buté en opération ?

- Non, c'était un civil qui battait sa femme. Je me suis interposé, mais il a sorti un Sara. Un putain de couteau de jet. Il a essayé de me planter,

je lui ai fait une clef de bras et s'est enfoncé son surin dans le bide. Les Tchadiens ont réclamé ma tête, la légion m'a protégé et renvoyé en France, mais j'ai été dégradé.

- En attendant, ici tout ce sait alors si les Arabes te trouvent tu risques de te faire buter. Je vais te protéger et faire passer le mot. On est plusieurs Russes dans cette taule, on se serre les coudes.

La première semaine se passa sans encombre. Ce soir-là, Vlad et Igor prenaient leur douche. Comme malheureusement dans les prisons, elles étaient sales du fait du passage de nombreux détenus, de l'écoulement central des bacs et de la mauvaise aération des locaux qui augmentait cette sensation. À la limite de

l'insalubrité, la peinture cloquait partout et il y avait des traces de sang sur le carrelage. Comme elles étaient mal aérées et que l'on n'ouvrait pas les fenêtres, le plafond craquelait et tombait. Ceci donnait une impression de saleté, prolongée par du carrelage cassé et non remplacé, une plomberie qui fuyait et le laisser-aller.

Ils n'étaient que tous les deux et ce n'était pas normal. Alors qu'ils se rhabillaient, huit détenus d'origine arabe arrivèrent. Ils avaient des armes de fortune, des pieds de chaise, des manches d'outils et même des lames.

- Vous voulez quoi ? dit Igor. Cassez-vous si vous ne voulez pas mourir.

- Vous êtes deux et nous sommes huit, comment comptez-vous vous en tirer ?

Vlad ne disait rien, il finit de s'habiller, enroula sa serviette autour de son bras et tordit son tee-shirt sale. Le premier agresseur s'approcha de lui faisant sauter un pied de chaise dans ses mains. Alors qu'il marchait lentement, il accélérera soudainement et leva son arme au-dessus de sa tête. Vlad tendit son tee-shirt entre ses mains. Un coup paré avec un bâton permet à l'agresseur de récupérer la force de l'impact pour réitérer son attaque, tandis que la souplesse du tissu fit que le coup perdit d'intensité.

Vlad se baissa et balaya de sa jambe droite les chevilles de l'arabe. Dans un craquement, celui-ci s'écroula en hurlant. Un autre essaya de planter un couteau dans son ventre. L'ancien légionnaire fit un mouvement circulaire avec son bras droit qui désarçonna son adversaire. Son

poing gauche frappa l'épaule au niveau de l'articulation qui se déboîta.

Pendant ce temps Igor se battait contre deux autres agresseurs dans la position du boxeur.

Les quatre derniers encerclèrent Vlad. Les deux premiers tombèrent grâce à un fouetté de jambe à la tête. Le troisième se jeta sur lui, il l'évita et lui enfonça le tranchant de la main dans la gorge. Le quatrième se mit lui aussi en position du boxeur. Vlad sourit et ne bougea plus. Quand son adversaire lança son poing, Vlad attrapa sa main, la bascula vers l'arrière brisant le poignet de l'arabe qui tomba à genou.

À ce moment-là, des surveillants arrivèrent et maîtrisèrent Vlad et Igor et les ramenèrent dans leur cellule.

- Putain, tu sais te battre ; dit Igor. Tous les légionnaires sont comme toi ?

- À la légion on apprend à se battre, mais moi, j'étais moniteur corps à corps et techniques commando.

- Ils vont nous mettre à l'isolement, c'est sûr.

- Ce n'est pas nous qui avons cherché la merde.

- Ils le savent, mais, s'ils ne nous mettent pas à l'isolement, on se fera buter un jour ou l'autre. Je sors dans un mois. Écoute-moi bien, dès que je sors, je file en Afrique pour rentrer chez les mercenaires. Tiens, je te donne une carte. Contacte-les. Ils ont besoin d'hommes comme toi.

Vlad regarda la carte de visite qu'Igor venait de lui tendre.

- Wagner ? Tu plaisantes ?

- Non, tu es russe comme moi. Pour des gens comme nous, Wagner est le seul moyen de nous en sortir.

- Je vais y réfléchir.

Les gardiens vinrent les chercher, emmenèrent Igor dans les quartiers d'isolement tandis que Vlad fut présenté au directeur de la prison.

- Monsieur Melnik, je vous ai fait venir pour m'excuser. Vous n'auriez jamais dû être dans le quartier spécialement adapté au lieu du quartier des arrivants. Cette erreur en a entraîné une autre, je suis obligé de vous mettre à l'isolement, car une fatwa a été lancée contre vous à l'intérieur de ces murs. Votre avocat a été prévenu et va vous rendre

visite demain matin. Comprenez-vous ce que je dis ?

- Caporal Vlad Melnik, matricule 089901036.

- Comment ?

- Caporal Vlad Melnik, matricule 089901036.

- Je prends ça pour un oui. Vous pouvez l'embarquer ; dit le directeur aux gardiens.

Vlad se retrouva seul dans une cellule de huit mètres carrés. Elle comprenait un lit, un lavabo et des toilettes, le tout en béton scellés aux murs et aucun tuyau ne dépassait. Il se rappela le jour où sa vie avait basculé.

Ses parents étaient Ukrainiens, mais d'ethnie russe. Beaucoup de Russes « blancs » avaient été émigrés de force par Staline en Ukraine pour repeupler le pays à l'issue de l'holodomor et russifier la région. Il était né en 1987 en Union soviétique. Tout petit déjà, il avait souffert du ressentiment des Ukrainiens d'origine envers les russkiy comme ils les appelaient.

À la chute de l'URSS en 1991, ils avaient voté pour l'indépendance et pris la nationalité ukrainienne. Malgré cela, Vlad ne s'était jamais senti accepté par les habitants du Donbass. Ses parents moururent en 2007. À vingt ans, il partit pour la France et s'engagea dans la Légion étrangère. Il découvrit une nouvelle famille où la nationalité et l'ethnie ne comptaient pas. À la Légion on était légionnaire avant tout. Après quatre mois au quatrième régiment étranger

d'infanterie de Castelnaudary, le centre de formation initiale, il fut orienté au deuxième régiment étranger de parachutisme de Calvi. Son intelligence et sa force physique avaient facilité cette affectation réservée aux meilleurs des meilleurs.

Dix ans plus tard, il était sergent, chef de groupe, tireur d'élite et formateur de combat corps à corps. En opération au Tchad avec sa compagnie, il assurait, par des patrouilles dans le désert, la sécurité de ce pays en empêchant les milices libyennes de venir pilier les villages environnants. À Faya-Largeau il avait assisté à une scène qui l'avait fait sortir de ses gonds.

Un homme était en train de fouetter sa femme avec sa badine qui lui servait habituellement à dresser ses chameaux. Au début il se contenta de retenir le bras du Bédouin. Celui-

ci fou furieux commença à l'insulter. Vlad comprenait un peu l'arabe littéraire et sut que ce salaud disait du mal de la France et de la Légion. Il mit alors une gifle au chamelier. Le problème est que dans ces contrées, une gifle était une insulte, car celle-ci sous-entendait que Vlad le prenait pour une femmelette. L'arabe sortit un couteau traditionnel et se jeta sur lui. Grâce ou à cause de ses réflexes acquis avec sa spécialité de combat corps à corps, Vlad lui fit une clef de bras qui n'aurait pas eu cette conséquence s'il s'était agi d'une lame droite. Mais le Sara avait une lame recourbée et un ergot qui s'enfonça dans le ventre de l'agresseur. Il mourut en quelques heures de souffrances atroces.

Vlad fut aussitôt extrait de la vindicte de la population locale par ses collègues légionnaires. Le maire de Faya-Largeau vint voir son colonel et

exigea qu'on lui remette cet assassin pour qu'il soit jugé selon les lois tchadiennes. Bien entendu, le colonel refusa et assura qu'il serait jugé pour meurtre en France.

Il fut rapatrié en Corse par le premier vol, placé en cellule et on lui retira ses galons et son képi blanc. Jusqu'à son jugement par le tribunal militaire de Marseille, il porterait la casquette kaki, honte suprême dans la légion.

Alors qu'il se demandait encore qu'est-ce qu'il avait fait de mal, il reçut la visite d'un homme en civil avec les cheveux longs.

- Bonjour, monsieur Melnik.

- Suis-je à ce point dans la merde que vous m'appellez monsieur ?

- Comment souhaitez-vous que je vous appelle ?

- Commencez par vous présenter et me dire ce que vous faites là ? Vous êtes mon avocat ?

- Non, je ne suis pas votre avocat, je suis la solution à vos problèmes. Je me présente, commandant Dufour du quarante-quatrième régiment d'infanterie.

- Si vous êtes militaire, je suis le pape ou alors je suis en train de faire un cauchemar.

- Visiblement vous ne savez pas ce qu'est le 44° RI ?

- Non pourquoi ? Je devrais ?

- Le 44° RI est le nom officiel du service action de la DGSE. J'ai une proposition à vous faire.

- Je vous écoute.

- Je suis en quelque sorte un chasseur de têtes. Vous savez ce que c'est ?

- Ne me prenez pas pour un con.

- Je suis votre carrière depuis déjà cinq ans. Si vous n'aviez pas tué cet homme, on se serait rencontré dans cinq ans quand vous auriez fait vos quinze ans. Je vous aurais alors demandé de choisir entre un rengagement dans la légion ou chez nous. Cet accident de parcours fait que je suis là aujourd'hui et pas dans cinq ans. Vous allez être condamné pour homicide involontaire et incarcéré à la prison des Baumettes. Ou alors, vous êtes dégradé et après un mois ici, vous réintégrez votre régiment comme caporal. Bien entendu vous ne mettez plus les pieds au Tchad et dans cinq ans vous obtenez la nationalité française et vous rentrez chez nous. Qu'en pensez-vous ?

- Et c'est quoi le job chez vous ?

- C'est secret défense. Je ne peux rien vous dire, mais je suis sûr que votre imagination remplira les blancs. Disons que vous serez un James Bond sans les Girls et sans Austin Martin.

- J'aurais un grade ?

- Nous sommes militaires, donc oui, vous aurez un grade correspondant à vos qualifications, mais pour l'instant je ne peux vous garantir quoi que ce soit.

- J'accepte bien entendu.

- Bien, je m'occupe de vous. Notre entretien n'a jamais eu lieu, seul votre colonel sera au courant. Durant les cinq ans qui viennent, vous ferez des stages en dehors de la légion pour que vous soyez opérationnel immédiatement. Nous allons investir sur vous. Si vous changez d'avis

d'ici là, ce sera la prison. Me fais-je bien comprendre ?

- Ne vous fatiguez pas, s'il n'y avait pas eu cet accident, comme vous dites, dans cinq ans je vous aurais dit oui aussi.

L'affaire de la rue de Verdun avait été court-circuitée par la DGSE. Vlad avait été placé avec les deux militants d'extrême droite pour qu'il soit incarcéré en même temps qu'eux. C'est d'ailleurs ses chefs qui avaient renseigné la DGSI. Il n'avait pas été enfermé avec Igor à cause d'une erreur, mais intentionnellement. Les huit musulmans dans les douches n'avaient fait qu'accélérer les révélations d'Igor concernant Wagner. Sa mission prenait une bonne direction.

Le lendemain, un gardien vint le chercher et l'emmena au parloir. Il attendit quelques minutes seul dans une pièce vide et sans fenêtre.

La porte s'ouvrit et un homme entra comme il y avait cinq ans, mais là c'était son avocat.

- Monsieur Melnik, vous devez être né sous une bonne étoile, car le juge d'application des peines vient de signer votre sortie. J'ai eu un entretien téléphonique avec le procureur et a priori vous allez être mis hors de cause. D'ici un mois, vous devriez en avoir fini avec vos déboires judiciaires. En attendant, est-ce que vous avez un endroit où dormir ?

- Je vais aller à l'hôtel.

- Il faudra me communiquer vos coordonnées dès que vous serez fixé. C'est bon pour vous ?

- Pas de problèmes, merci maître.

- Je n'ai quasiment rien fait, mais ça fait toujours plaisir.

Imia Korilinka recevait un de ses clients dans l'hôtel Kiriad du quartier des Gobelins. C'était un habitué et cet hôtel trois étoiles n'était pas loin de son école. Aussi avaient-ils pour une fois abandonné la case restaurant. Le client avait argumenté qu'il était pressé et qu'il augmenterait sa rétribution.

Situé dans la petite rue Véronèse, l'établissement était entouré par des restaurants, dont un japonais qu'Imia affectionnait pourtant. Elle repéra l'enseigne bleu de loin et se retourna pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie. Sa rencontre avec un recruteur de Wagner l'avait

quelque peu secouée et elle se demandait en permanence si elle n'était pas sous surveillance.

Elle pénétra dans l'hôtel et monta à l'étage sans passer par l'accueil. Ce n'était pas la première fois qu'elle se rendait là et son client prenait toujours la même chambre. Elle toqua au 105 et entra sans attendre qu'on l'y invite.

- Madame Korilinka, comment allez-vous ?

- Bien capitaine, mais vous pouvez m'appeler par mon grade, lieutenant Korilinka. Je sais que dans la DGSE cela ne se fait pas, mais comme vous diriez, vous les hommes, cela me fait bander.

- Je sais que votre âge officiel n'est pas le bon, mais cela me navre à chaque fois de voir une jeune femme parler avec un langage de charretier.

Bon, faites-moi votre rapport. Avez-vous constaté qu'un étudiant s'est fait racoler par le FSB ?

- Mieux que cela, Wagner.

- Wagner ? Ça serait bon d'avoir une taupe chez Wagner. Pensez-vous pouvoir le retourner pour qu'il travaille pour nous ?

- Je ne sais pas, combien pouvons-nous lui offrir ?

- Combien ? Vous n'avez rien appris, lieutenant. Nos agents non officiels ne travaillent pas pour de l'argent, mais pour notre pays, ses valeurs, enfin, vous savez.

- Et pourtant celui-là vous allez devoir le payer, et cher, car ce ne sera pas un agent non officiel.

- C'est qui ?

- Moi.

- Vous ?

- Oui, un certain Grigor Sakachvili m'a contacté via ma page d'Escort girl. Comme vous me l'aviez conseillé, je me suis rendu au rendez-vous et il veut me recruter. Saint-Pétersbourg, au centre Wagner. Que dois-je répondre ?

- Mais oui, bien sûr. Vous vous imaginez, vous un génie de l'informatique, vous un agent de la DGSE au sein des seins de Wagner. C'est pour quand ?

- Je le revois dans quinze jours. Je finis ma scolarité dans un mois. Si c'est toujours bon, je devrais partir en Russie pas longtemps après. Ensuite on verra bien.

- Ok, en attendant on ne se revoit plus. D'ailleurs cela n'a pas été prudent ce rendez-vous. Vous auriez pu me dire cela via votre téléphone crypté. Donnez-moi-le d'ailleurs. Notre consulat à Leningrad vous en fera livrer un autre. On se recontacte via votre messagerie coquine. Codage habituel. Je vais vous faire suivre jusqu'à ce que vous soyez dans l'avion, vous ne remarquerez rien, bien entendu.

- Bien entendu. N'oubliez pas ma petite commission.

- Si je ne vous connaissais pas, je croirais que vous y prenez du plaisir de cette couverture.

- Pourquoi, pas vous ? Qu'en pense votre femme ?

- Foutez-moi le camp ? Le harcèlement sexuel existe dans les deux sens, priez pour que je ne porte pas plainte.

Ils rirent.

- Attention rappelez-vous que vous êtes Géorgienne. Ne merdez pas en Russie.

En fait Imia avait trente ans. Sa couverture de femme de vingt-trois ans était parfaitement crédible, car elle n'en faisait même pas vingt. Elle souffrait du syndrome de Highlander, une maladie qui faisait paraître plus jeune. Certes c'était une maladie dont beaucoup rêverait, mais elle en avait néanmoins souffert. À l'école comme dans le secondaire, elle avait été beaucoup moquée et avait subi des harcèlements. Plutôt que de se

plaindre, elle avait pris des cours d'auto défense et donné des raclées à ses harceleurs aussi bien masculins que féminins. Haut potentiel intellectuel, elle avait fait des études de mathématiques avant de se trouver une passion pour l'informatique. Avec un master en informatique et un autre en mathématiques, elle avait passé un « casting » pour entrer dans la DGSE. Après plusieurs stages pour acquérir les bases de l'officier traitant, elle avait eu sa première mission, intégrer une grande école dont on soupçonnait qu'elle fournissait des taupes pour le FSB.

Elle n'en avait trouvé aucune, mais cette opportunité de pénétrer le centre Wagner à Saint-Pétersbourg était une aubaine. Elle allait enfin connaître le frisson d'une vraie mission.

Vlad sortit de prison deux jours plus tard et se fit oublier des services judiciaires en travaillant sur les marchés comme portefaix. Il déballait des camions et aidait les camelots en échange d'un petit billet, non déclaré bien entendu. Au bout de quinze jours, il se rendit à l'adresse que lui avait donnée Igor sous la forme d'une carte de visite.

Il arriva devant le 120 avenue des Champs-Élysées, le siège de l'Alliance Franco-Russe, mais il ne trouva pas l'entrée. Ce numéro était celui du café Georges V avec ses auvents rouges. Il approcha un serveur et lui demanda s'il connaissait l'Alliance.

- Oui, monsieur, vous longez le café par la droite et vous verrez une petite porte muette. Vous sonnez et vous attendez.

- Je vous remercie.

Vlad fit comme on le lui avait dit et trouva en effet une porte anonyme. Seul un bouton de sonnette était apparent sur le linteau de gauche. Il sonna.

- C'est pourquoi ? demanda une voix féminine.

Vlad sursauta, aucun haut-parleur n'était visible et il ne savait pas d'où venait cette voix.

- Je suis venu voir Dimitri Linski.

Un clic annonça l'ouverture de la porte. Il pénétra dans un hall luxueux et une réceptionniste trônait derrière un comptoir vitré. Sur le fond, une porte devait donner accès au reste de l'alliance. Au centre du hall, une table basse et des chaises attendaient les visiteurs.

- Je vous donne une fiche, vous la remplissez, la mettez dans l'enveloppe et elle sera transmise à monsieur Linski. Ensuite c'est lui qui prendra contact avec vous. J'ai pour consigne de vous dire qu'il n'y a pas de délais et que vous ne devez plus revenir. Si vous n'êtes pas recontacté, c'est qu'il ne vous recevra pas.

Vlad attrapa la fiche, s'assit sur une des chaises et récupéra un stylo posé sur la table basse. Sur la fiche, il inscrivit ses coordonnées, un résumé de sa vie et le nom de celui qui l'avait tuyauté. Il plaça la fiche dans l'enveloppe et la redonna à la réceptionniste.

- Au revoir monsieur.

- Au revoir madame.

- Mademoiselle.

Quand il fut sorti, elle appela un numéro préenregistré sur son téléphone, attendit que le répondeur se mette en marche et raccrocha sans rien dire. Elle ne savait pas pourquoi elle devait faire cela, mais elle n'était pas payée pour le savoir.

Vlad reprit le métro à la station Georges V, ligne 1 direction Château de Vincennes et changea à Châtelet. Là, il monta dans la ligne 4, direction Porte de Clignancourt. Un arrêt plus tard, il fit mine de s'être trompé de sens, monta les marches et redescendit de l'autre côté direction Bagneux.

Cette manœuvre lui permit de découvrir ce dont il se doutait, il était suivi. Un jeune homme en jogging, d'âge indéfini et au physique banal fit

la même chose et monta à sa suite, un wagon plus loin.

Rassuré, Vlad ne ferait rien pour le semer. Il continuerait sa vie médiocre en attendant que l'homme de Wagner le contacte.

Un mois après leur premier contact, Imia Korilinka fut recontactée par Igor son pseudoclient. Il lui donna rendez-vous au restaurant Nello rue Dufresnoy dans le seizième. Elle chercha sur internet l'adresse pour voir s'il y avait une raison pour qu'il ait choisi cet endroit. C'était à cent mètres de l'ambassade de Russie. Comme elle l'avait appris à la DGSE, en matière de renseignement, il n'y avait pas de coïncidence. Le camarade Igor avait certainement ses contacts au FSB en plus du groupe Wagner. Malgré cela,

elle devait rester en alerte et refuser de le suivre à l'ambassade s'il le lui proposait.

En arrivant au restaurant, un serveur lui demanda :

- Vous êtes seule madame ?
- Nous je suis attendu par un monsieur Igor.
- Ils vous attendent, je vous emmène.

Imia fut surprise d'entendre qu'Igor n'était pas seul. Elle n'en fit rien remarquer, mais appuya sur un bouton de son téléphone. L'appel fut transmis via plusieurs serveurs boulevard Mortier, le QG de la DGSE. Là un opérateur savait qu'il fallait suivre le traceur GPS de l'appareil. Si dans une demi-heure il ne recevait pas un message contraire, il déclencherait une alerte qui enverrait un agent sur place.

- Mademoiselle Korilinka, je suis ravi de vous revoir. Vous êtes toujours aussi radieuse.

- Je ne voulais pas vous décevoir, même si cette fois-ci le standing du restaurant a bien baissé. Vous ne me présentez pas ? dit-elle en désignant l'homme debout à côté de lui.

- Oui, pardon, je vous présente Evguéni Kondratiev, secrétaire à l'ambassade de Russie.

- Monsieur, enchanté. Vous êtes de la famille de Nicolaï Kondratiev, l'économiste ?

- Je suis son arrière arrière-petit-fils, mais plus personne ne connaît l'existence de mon aïeul. Je suis ravi de voir que la beauté n'empêche pas la culture.

- Je ne suis pas une niékulturny (inculte), donc ?

- Je ne me serais pas permis un terme si laid.

- Si on en venait à ce qui nous emmène ? dit

Igor.

- D'abord, si vous nous commandiez un apéritif. Il paraît qu'ils ont un Amareto du tonnerre.

Le serveur apporta les boissons et Igor aborda le sujet.

- Alors madame Korilinka avez-vous prit votre décision ?

- Oui, mais j'ai d'abord une question. Monsieur Kondratiev sait-il comment vous m'avez contacté ?

- Oui, mais ce n'est pas un problème.

- Pour vous non, mais pour moi oui. Si vous recrutez une informaticienne, je suis partante, mais si vous recrutez une Escort-girl, je refuse. Il est hors de question que j'aille à Saint-Pétersbourg pour éponger les huiles de Wagner.

- Je vous en prie madame, ce sont vos capacités en informatique qui nous intéressent. Personne là-bas ne saura comment je vous ai recruté. Si vous êtes embêtée, vous n'aurez qu'à m'appeler et cela sera réglé dans la minute.

- Ne me prenez pas pour une gourde, si je me fais violer par vos hommes de main, je ne pourrais pas vous appeler. Je sais que je suis la meilleure codeuse du moment. Vous ne trouverez pas un spécialiste en sécurité en informatique qui me surpasse. Je veux un garde du corps vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

- Igor n'en revenait pas, il avait eu pour mission de faire accepter à Imia un agent chargé de la surveiller et c'est elle qui le réclamait.

- C'est d'accord pour moi.

- Alors banco.

- Avez-vous votre passeport sur vous ?

- Oui, bien sûr.

- J'ai fait venir monsieur Kondratiev pour accélérer les procédures administratives.

- Donnez-moi votre passeport, madame, dit Evguéni. L'adresse est toujours valable ?

- Oui.

- Dans une semaine, un coursier vous apportera le passeport et deux billets pour Saint-Pétersbourg, via Istanbul bien entendu.

- Deux ?

- Oui, vous aurez un billet retour pour vous rassurer. Quelles sont vos disponibilités ?

- Laissez-moi une semaine pour que je fasse mes adieux à ma famille. Ça vous va ?

- Nous sommes vendredi, disons que vous partez lundi en quinze ?

- Buvons à notre collaboration. Avant de manger, je vais me refaire une beauté.

Elle se rendit aux toilettes et composa le numéro qui annulait l'alerte à la DGSE.

À l'ambassade de Russie, le résident du FSB reçut la fiche de Vlad Melnik. Un de ses collaborateurs venait de finir son enquête sur une certaine Imia Korilinka et se vit attribuer celle sur ce Vlad. Au bout d'une semaine, il rendit son devoir.

Vlad Melnik était un candidat rêvé pour Wagner. Techniquement, c'était une bête de guerre et personnellement il n'avait aucune contre-indication. L'agent conclut son enquête par cette phrase : cet homme est trop parfait. Soit c'est le meilleur candidat que l'on ait eu depuis longtemps, soit c'est une taupe. Je recommande le recruter, mais de le surveiller de très près.

Cet agent était le fils de Sergueï Kravtsov, le ministre de l'éducation russe. Il avait été affecté à Paris pour une ascension rapide au sein du FSB.

Depuis son arrivée, ses travaux faisaient montre d'une prudence excessive, car il ne voulait pas que l'on puisse lui reprocher quoi que ce soit. Mais la Russie était le pays de Prokofiev et on connaissait l'histoire de Pierre et le loup. À force de crier au loup, plus personne ne croyait aux conclusions de Kravtsov. Wagner reçut la fiche de Vlad délestée de la recommandation.

À huit heures, ce matin, Vlad reçut un SMS sur son téléphone portable arrivant d'un numéro masqué : 48.7675426, 2.4161774, 10.30. C'était des coordonnées GPS et une heure de rendez-vous. Il regarda sur son smartphone à quoi correspondaient ces coordonnées. Au 4 Passage Guimas, 94600 Choisy-le-Roi, il y avait un club

de boxe. Il pensa que c'était une couverture idéale pour recruter des combattants.

Il prit le métro ligne 4, changea pour la ligne 1 et enfin le RER D. Son poisson-pilote le suivait toujours. C'était visiblement un amateur, un petit voyou que Wagner devait payer des clopinettes, certainement avec du haschisch. Il arriva au Kickboxing club de Choisy le roi. À cette heure-ci il était fermé, mais quand il essaya de tourner la poignée de la porte, elle s'ouvrit.

Plusieurs personnes buvaient du café au bar du club. Un colosse de deux mètres de haut l'invita à monter sur le ring en lui désignant des gans posés sur un tabouret. Vlad les mit et fit quelques mouvements pour s'échauffer les épaules et les poignets, puis il franchit les cordes.

- Tai ou anglaise ? demanda-t-il à son adversaire.

- Pas de règles.

Vlad se mit en garde et attendit que le colosse s'approche. Celui-ci pivota sur lui-même et balança son pied sur le torse du légionnaire. Vlad fut surpris. Il s'était laissé endormir par l'apparente nonchalance du boxeur. Il atterrit sur le dos et eut le souffle coupé. Dans son entraînement à la légion, il avait appris que l'esprit devait prendre le relais quand le physique ne suivait plus. Le colosse se tenait au-dessus de lui en ricanant. Il se releva, tâcha d'oublier sa douleur et donna un uppercut à son adversaire. Le géant aussi se fit surprendre, mais la fureur du coup le mit KO instantanément.

Ceux qui regardaient ça depuis le bar se levèrent et accoururent sur le ring. Vlad se remit en garde.

- Не бойся (n'ai pas peur), lui dit l'un d'eux.
Tu as réussi le premier test. Tu veux boire quelque chose ?

- Vous avez du plus fort que du café ?

- Boris sert une vodka à notre ami. Puis en regardant Vlad : on en a qui ont résisté un round, mais personne n'a jamais mis Sergueï KO. Igor ne nous a pas menti, tu sais te battre.

- Tu as dit que c'était le premier test, c'est quoi la suite ?

- Bois ton verre, on t'emmène ailleurs.

- Ваше здоровье (à votre santé), au fait, je n'ai pas peur.

Deux cents mètres plus loin, ils arrivèrent au club de tir de Choisy. Au stand vingt-cinq mètres, il vit un pistolet Kalachnikov de neuf millimètres. C'était la nouvelle arme de la police russe. Vlad se demanda comment ils l'avaient fait rentrer en France.

Devant lui il y avait cinq cibles. Il prit un chargeur de haute capacité avec vingt-cinq cartouches et mit le sélecteur sur tir coup par coup. Il leva le bras et tira cinq coups sur les cinq cibles. De là où ils étaient, les testeurs pouvaient voir que chaque cible avait un trou dans la tête. Puis il passa en mode automatique et fit de même par

petites rafales. En moins de dix secondes, les cinq cibles avaient des impacts dans le torse.

- Vous avez autre chose que des jouets ?

- Viens.

Au stand deux cents mètres, il trouva un HK 416 de l'armée française. Il y avait là aussi cinq cibles. Il approvisionna et arma son fusil d'assaut, se mit en position de tir au juger. À chaque rafale les cibles explosèrent.

Il enleva le chargeur et fit les opérations de sécurité.

- Qui a une pièce de deux euros ?

- J'ai une pièce de dix centimes, dit l'un des hommes sous le riant des autres.

Vlad prit la pièce et la plaça sur la bute de tir à deux cents mètres. Il revint, prit une cartouche dans le chargeur et arma son fusil avec.

- Est-ce que l'un de vous sait compter jusqu'à trois ?

- Un, ...

Vlad leva son fusil et quasiment sans viser tira sa cartouche.

Les spectateurs cherchaient la pièce, mais ne la voyaient plus. Pourtant elle brillait juste avant. Ils coururent vers la butte et la trouvèrent enfoncée et déchirée dans le sable.

- Bienvenue chez nous, dit celui qui paraissait être le chef.

Ils se rendirent au club house.

- Tu es certain de vouloir intégrer Wagner ?

- Je ne serais pas là si ce n'était pas le cas. J'imagine que vous avez enquêté sur moi alors vous savez que rien ne me retient en France.

- Tu peux partir quand.

- Aujourd'hui.

- Oh là, tout doux cow-boy. Il va nous falloir une bonne semaine pour organiser ton voyage. Tu vas recevoir une enveloppe par coursier. Tu auras un passeport de la Fédération de Russie. On va t'envoyer en Centre Afrique, nous y avons un centre d'entraînement.

- Vous pensez encore que j'ai besoin d'entraînement ?

- C'est le parcours obligatoire pour tout le monde. Là-bas, ils t'affecteront certainement rapidement dans une unité opérationnelle. Tu as déjà servi en Afrique dans la Légion.

- Plusieurs fois.

- Tes vaccins sont à jour ?

- Pas de problèmes là non plus.

- Ok, rentre chez toi et attends le courrier.

- Vous pouvez rappeler le gosse qui me suit, il est aussi discret qu'un babouin dans le seizième.

Deux jours plus tard, Vlad fut convoqué au tribunal. Le juge Le Gall lui signifia son non-lieu définitif. En sortant du bureau, un gendarme le

pria de le suivre. Il entra dans une pièce où l'attendait son officier traitant à la DGSE.

- C'est très pratique comme couverture, un tribunal. On peut se rencontrer sans user des subterfuges habituels.

- Vous devriez la faire breveter mon colonel, lui dit Vlad.

- Comment ça se passe avec les Russes ?

- J'ai été accepté chez Wagner. Ils vont m'envoyer des papiers et je partirais en Centre Afrique.

- C'est un début, mais nous avons besoin de vous en Russie. Démerdez-vous pour vous faire bien voir et grimper dans la hiérarchie.

- C'est quoi cette mission en Russie ?

- Je ne le sais pas encore, chez nous tout est compartimenté. On m'a juste dit qu'il fallait que vous soyez en Russie dans six mois maximum.

- Est-ce que vous continuerez à me suivre en Afrique ?

- Non, vous serez seuls. Néanmoins, si quelqu'un vous aborde en disant : je suis empoté comme un éléphant blanc dans un magasin de porcelaine, vous saurez que c'est un homme à nous. Vous vous en souviendrez ?

- C'est mémorisé.

- Attention officiellement vous êtes Ukrainien, tâchez de ne pas vous faire tuer. Au pire vous avez toujours la légion en Afrique si vous devez vous faire extraire.

- La famille, il n'y a que ça.

- Bonne chance lieutenant.

Caserne Mortier à Paris, le capitaine Masson du service action était briffé sur sa nouvelle mission.

- Dans une semaine, vous vous rendez à Saint-Pétersbourg. Vous vous appelez David Rostov, citoyen allemand et vous êtes commercial en pièces détachées automobiles. Vous avez rendez-vous avec le directeur de l'usine Kirov, Guénadi Volkov. Ils manquent dramatiquement d'injecteurs et vous allez les leur fournir. Vous êtes en contact avec un sous-traitant de Volkswagen qui a un stock sur les bras depuis que le constructeur allemand a décidé de ne plus produire de moteurs diesel. La société GTC à Cologne se portera garant de votre identité s'ils

font une vérification. Ce Volkov a des relations avec le FSB, comme tous les chefs d'entreprise d'ailleurs.

- Le Bundesnachrichtendienst vous devait un service ?

- Oui, ne me coupez pas. Le lieutenant Imia Korilinka va travailler au centre Wagner et vous serez son officier traitant. Une fois à Saint-Pétersbourg, vous devrez lui faire passer un téléphone de service et vous maintiendrez un contact discret. Attention, elle aura un garde du corps de chez eux en permanence avec elle.

- Putain, vous avez réussi à faire rentrer le loup dans la bergerie, félicitation. Combien de temps cette mission ?

- On l'ignore. Je dirais qu'un minimum de six mois serait raisonnable. Nous espérons également que le lieutenant Vlad Melnik la rejoindra d'ici là. Il ne vous connaît pas, alors vous l'aborderez en disant : je suis empoté comme un éléphant blanc dans un magasin de porcelaine.

- Vous n'en avez pas marre avec vos phrases à la con ?

- Si vous avez une meilleure idée, faites un mémo.

- Je suggère ceci : je travaille pour la DGSE, vous aussi ?

- Très drôle.

- Et je justifie comment ma présence en Russie pendant six mois ?

- Demerden sie sich. C'est comme ça qu'on dit en Allemagne, je crois ?

- Bon, si trois agents sont envoyés en Russie, ce n'est certainement pas pour beurrer les tartines de Prigojine. C'est quoi la mission ?

- Faire sortir Prigojine, Dmitri Outkine et Victor Bout de Russie et les envoyer à la Haye. La cible principale est Bout.

- Putain, que ça ?

- Vous vous en sentez incapable ?

- Sur qui ou quoi, pourrais-je compter ?

- Le quai d'Orsay n'est pas dans la boucle. Personne ne doit pouvoir mettre en cause la France alors ne comptez pas sur notre résident à l'ambassade. En revanche, vous aurez trois

nageurs de combat dans un des pays baltes. Vous pourrez les contacter avec votre smartphone. Vous avez un dossier complet. Apprenez tout par cœur.

- Comme d'habitude.

La porte de la pièce sécurisée s'ouvrit et le directeur entra. Les deux officiers se levèrent.

- Asseyez-vous. Colonel, capitaine, il n'est pas dans mon habitude d'intervenir dans un briefing, mais je tenais à vous dire que le président Macron suivra en personne cette mission. Capitaine, vous avez conscience de la culpabilité de ces trois personnages dans des crimes de guerre. Il est de notre devoir de les traîner devant le tribunal pénal international. Avec un peu de

chance, ils désigneront Poutine comme responsable de leurs actes. Vous voyez les implications. Le monde libre compte sur vous capitaine.

- C'est un peu exagéré monsieur.

- Réfléchissez bien à cela et vous en conviendrez.

- Considérez que c'est fait.

- C'est un peu exagéré capitaine.

- C'est réfléchi.

Vlad reçut son passeport par coursier comme convenu. Un billet d'avion Air France en classe

économique pour Bangui était joint. Il partait demain à huit heures trente-cinq depuis l'aéroport de Charles de Gaulle.

Après sept heures de vol, il arriva en Centre Afrique. Il n'avait pour bagage qu'un simple sac avec des affaires de toilette et quelques sous-vêtements de rechange. Il savait, grâce à ses multiples missions ici, qu'il pourrait trouver de quoi s'habiller dans les magasins du coin.

Un homme l'aborda, blanc, costaud, cheveux courts, une bosse sous son léger veston. Pas de doute, ce n'était pas le représentant du syndicat de tourisme.

- Vlad?

- Da.

- Ne parle pas russe. Parlons français.

- Je croyais que nous étions les biens venus ici.

- Tu t'apercevras bien vite que tous ces bâtards ne voient pas d'un bon œil notre présence. Tu n'as que ça comme bagage ?

- Je n'ai pas été briefé sur le dress code.

- C'est une bonne chose, je t'emmène dans notre camp, on va t'habiller. Au niveau vaccins, tu es à jour ?

- Fièvre jaune, paludisme, méningite et connerie.

- Il existe un vaccin contre la connerie ? T'as bien fait, tu verras chez nous il y a une épidémie.

Ils montèrent dans une Mercedes.

- Je m'appelle Yassif Hassan.

- Syrien ?

- Non, palestinien, chrétien. T'y crois toi ?
Qui y a-t-il de plus apatride qu'un Palestinien ?
Un Palestinien chrétien. Maintenant ma patrie
c'est Wagner. Tu es croyant ?

- Je suis baptisé, orthodoxe, mais non
pratiquant. Sans vouloir te vexer, je prie Heckler
& Koch ou Kalachnikov.

- Tu as raison, aide-toi et HK t'aidera. On en
a pour quatre heures, t'as pas envie de pisser
j'espère ?

Imia Korilinka reçut également son
passeport et deux billets aller et retour pour Saint-

Pétersbourg en première classe via Istanbul. Une feuille de consignes était jointe.

En arrivant dans la capitale économique turque, elle fut accostée par un jeune homme charmant, mais du genre qu'on n'a pas envie d'embêter. Il lui parla en russe.

- Madame Korilinka, je m'appelle Piotr Tyrin, je suis votre chaperon.

- Enchanté. J'imagine que nous allons voyager ensemble.

- Oui, je ne ronfle pas si c'est ce qui vous inquiète.

- Mois si, c'est un problème ?

- J'ai mes boules quies.

Ils rirent.

- Voulez-vous que je prenne votre sac ?

- Non, bien que cela serait amusant de voir un baraqué comme vous avec un sac Gucci rose.

- Notre vol nous attend. Nos camarades turcs nous ont permis d'éviter les contrôles. Bienvenue chez Wagner.

Cinq heures plus tard, ils arrivèrent à Saint-Pétersbourg. Une Mercedes classe S les attendaient.

- Je vous emmène chez vous.

- Mes bagages ?

- Ne vous inquiétez pas, ils vont être livrés directement d'ici une heure.

- Vous savez recevoir.

- Si j'ai bien compris, vous êtes attendue comme le messie.

- Nous pouvons parler ? dit-elle en regardant le chauffeur.

- Oui, Dimitri travaille pour nous.

- Je suis informaticienne. Si j'ai bien compris, votre sécurité n'est pas au point. Avec moi, aucun hacker boutonneux ne viendra mettre ses bits dans nos systèmes sans voir son ordinateur détruit.

- Je vous arrête, je n'ai pas besoin de savoir cela. Je suis à votre service c'est tout ce qui m'importe. Avec moi, pas un branleur boutonneux ne viendra flirter avec vous sans avoir mon poing dans sa figure.

- Et si je rencontre quelqu'un ?

- Il suffira de me le dire. Bien entendu je devrais en référer à mes supérieurs.

- Bien entendu.

Ils arrivèrent devant une grille qui s'ouvrit devant une résidence de haut standing. Le chauffeur ouvrit la porte à Imia.

- Votre appartement est au dernier étage. Vous verrez, la vue sur le musée de l'ermitage est époustouflante.

Imia était émerveillée. La résidence était splendide. Elle possédait une piscine couverte et une salle de sport. Un service de gardiennage était assuré 24 heures sur 24 avec possibilité de commander à manger. La télévision était équipée de tous les bouquets occidentaux.

Elle visita les lieux et découvrit une magnifique robe de soirée sur son lit.

- Monsieur Evgueni Prigojine fait une réception ce soir. Si vous le désirez, vous pouvez revêtir cette robe, à moins que vous ayez quelque chose de plus select dans vos bagages.

- De plus select, vous plaisantez. Pouvons-nous parler franchement ?

- Oui, bien sûr madame.

- J'ai bien prévenu mes recruteurs qu'il était hors de question que je couche avec qui que ce soit, même pas Evgueni Prigojine.

- Ce n'est pas prévu.

- Et s'il me force, vous me défendez ?

- Ma mission est de vous défendre. Si Evgueni Prigojine veut vous violer, je le tue.

- Evgueni Prigojine n'est pas votre kryptonite ?

- Comme je ne suis pas superman, je n'ai pas de kryptonite. Ne craigniez rien, Evgueni Prigojine est un homme charmant. Madame Prigojine se prénomme Lyubov (amour) et il en est fou. Vous la rencontrerez, elle est superbe.

- Bon je vais me préparer. Vous logez où ?

- J'ai un appartement au même étage. Tenez, je vous donne un téléphone. Si vous appuyez sur la touche rouge, j'arrive en dix secondes.

- Méfiez-vous, je vais vérifier.

- Qui crie au loup ...

- Oui, je connais.

Vlad arriva à Bossangoa, une des bases russes en Centre Afrique. On l'emmena au réfectoire où il put manger. Les autres membres de Wagner le regardaient avec suspicion. Ici, on n'aimait pas les nouveaux. La plupart du temps c'étaient des casse-cou qui faisaient prendre des risques aux anciens.

Un Russe s'assit à côté de lui.

- Je m'appelle Vitali, je suis le chef de la compagnie. Je suis capitaine, mais ici on ne s'appelle pas par nos grades.

- Bonjour, mon nom est Vlad Melnik.

- Garde ton nom pour toi. On s'appelle par nos prénoms. Comme tout le monde n'est pas Russe, nous n'utilisons pas nos patronymes non plus. Tu as une expérience du combat ?

- Je me suis déjà battu.

- Une spécialité ?

- J'étais tireur d'élite. J'ai dix encoches sur ma crosse.

- Si tu veux survivre ici, tu auras intérêt à multiplier ce chiffre par dix.

- C'est quoi la mission ?

- Officiellement nous protégeons les intérêts des Africains, mais en fait ce sont nos intérêts que nous protégeons. Que sais-tu de Wagner ?

- Que je suis là pour faire ce que l'on me dit en échange d'une bonne paye, du gîte et du couvert. Je n'ai pas demandé plus. J'ai essayé de vivre en Europe, mais on ne m'offrait que des petits boulots payés au lance-pierre. J'en avais marre de survivre. Je veux m'éclater.

- Pour pouvoir régler ta paye, nous nous payons sur la bête.

- Je ne comprends pas.

- Nous protégeons les mines d'or, de diamants et les routes commerciales contre les musulmans, mais nous nous servons. On récupère cinquante pour cent des ressources minières de ce pays.

- Ça fait beaucoup ?

- Pas mal, mais l'argent part à Moscou. Nous nous contentons de nos payes et parfois de quelques pillages. Ça te pose un problème ?

- Non.

- Es-tu pédéraste ?

- Pardon ?

- Tu aimes les femmes ou les hommes ?
Peut-être les petites filles ou garçons.

- Je ne baise que les femmes que je peux séduire. Pour moi c'est une ligne rouge. Je ne viole pas.

- Alors bienvenue.

Le repas fini, on lui fournit un paquetage, un pistolet Makarov et une Kalachnikov avec deux cents cartouches de chaque. Il s'installa dans un

Corimec avec Yassif Hassan. Dès demain, il commencerait à patrouiller dans le désert.

À Saint-Pétersbourg, Prigojine donnait une réception pour présenter ses vœux de bonne année aux autorités de la ville et en même temps, à ses chefs de service du centre Wagner. Imia, arrivant ce jour-là, avait été invitée. Le « chef » de Poutine avait fait les choses en grand en louant la salle de réception du palais d'hiver. C'était pour cette raison que les femmes devaient revêtir des robes de soirée et les hommes des smokings.

Piotr Tyrin sonna à la porte d'Imia. Elle portait une splendide robe en soie verte. Le garde du corps avait mis un smoking traditionnel noir.

- Vous êtes magnifique madame Korilinka.

- Vous n'êtes pas mal non plus. Dites, si on s'appelait pas nos prénoms, puisque nous allons passer nos journées ensemble.

- Vous pouvez m'appeler Pyotr, mais pour ma part ce sera toujours madame Korilinka. Ma fonction m'interdit toute familiarité avec mon but.

- C'est ce que je suis pour vous, un but ?

- Oui, je suis désolé, mais il faut bien que vous compreniez où vous mettez les pieds. Wagner est une agence militaire privée. Nous sommes des mercenaires. Nous sommes payés pour accomplir une mission. Nous pouvons adhérer à la cause ou pas. Si on n'adhère pas on ne le dit pas, on fait notre job. Meilleur on est, mieux on est payé.

- Et vous êtes bien payés ?

- Certainement moins que vous, mais largement au-dessus de la moyenne. Nous devons y aller, monsieur Prigojine ne supporte pas les retardataires.

Le Palais d'Hiver avait été la résidence officielle des monarques russes. Aujourd'hui, le palais restauré faisait partie d'un ensemble de bâtiments abritant le musée de l'Ermitage. Il avait été construit sur une échelle monumentale qui était destinée à refléter la puissance et le pouvoir de la Russie impériale. Vert et blanc, il avait la forme d'un rectangle allongé et sa façade principale mesurait deux cent cinquante mètres de long et trente mètres de haut.

La salle de réception était aussi gigantesque qu'impressionnante. Le plafond cathédrale culminait à dix mètres et était entièrement recouvert de moulures dorées à la feuille d'or. Des lustres en cristal de baccarat se reflétaient sur le sol en marbre de carrare avec motifs mélangeants style grec et français. Les immenses fenêtres étaient ceintes de tentures rouges entourées de colonnes en marbre vert.

Une centaine d'invités attendaient que leur hôte arrive en sirotant du champagne servit dans des coupes en cristal, de baccara aussi. Les femmes rivalisaient d'élégances, mais Imia sentit instantanément que les hommes la regardaient.

Un garde s'approcha de Pyotr et lui dit quelque chose à l'oreille.

- Monsieur Prigojine vous attend dans une pièce adjacente. Je vous y emmène.

Ils traversèrent la salle de deux cents mètres de long et disparurent derrière une tenture.

- Je vous attends ici, dit Pyotr.

- Vous ne m'accompagnez pas ?

- C'est un rendez-vous officiel avec le patron. Je n'ai pas à savoir ce qu'il va vous dire.

- N'oubliez pas le bouton rouge, dit-elle en souriant.

Elle franchit une porte et se retrouva dans un petit salon où l'attendaient trois hommes.

- On ne m'avait pas dit que vous étiez aussi belle, dit Prigojine. Approchez, madame Korilinka.

- Bonjour, monsieur Prigojine, je suppose ?

- Oui excusez-moi, je suis un gougeât. Laissez-moi vous présenter Vladimir Pléchiakov, notre chef de centre et Illya Gritchko, notre responsable de la communication.

- Responsable de la propagande et de la désinformation, donc. Dit Imia en serrant la main des hommes médusés.

- On ne peut pas dire que vous ayez la langue de bois, dit Prigojine.

- Je suis informaticienne et j'aime les ordinateurs, car ils ne mentent jamais. C'est sans doute pour cela que les Indiens sont meilleurs en

programmation que les Russes ou les Chinois. Ils vont droit au but alors que vous autres louvoyez en permanence.

- Donc si je comprends bien, je vous renvoie chez vous et je prends un Indien à votre place.

- Si vous voulez, vos recruteurs m'ont donné un billet retour. Mais vous avez un problème, monsieur Prigojine.

- J'ai un problème ?

- Vous vous imaginez bien que quand j'ai été abordé par vos hommes, j'ai fait un bilan de votre sécurité informatique. J'ai mis neuf minutes pour m'introduire dans vos systèmes. Pour celui du FSB, il m'a fallu un quart d'heure et une heure pour la CIA.

- Vous plaisantez, dit le chef de centre.

- J'ai sur mon téléphone le fichier de tout votre personnel, c'est suffisant comme preuve ?

- Vous êtes là, donc vous adhérez à notre cause et vous allez remédier à ce problème, reprit Prigojine.

- Vous connaissez mes origines. Votre cause m'importe peu, ce qui a de l'importance pour moi c'est la Russie. Mon garde du corps m'a expliqué que nous étions des mercenaires, donc permettez-moi d'être un mercenaire pour la Sainte Russie. Je suis la meilleure en sécurité informatique, mais il est hors de question que j'attaque un hôpital. Je laisserais cela à vos hackers boutonneux.

- Pas de problème, notre département informatique est divisé en deux. Vous serez responsable de la division défense, la division

attaque est dirigée par Guénadi Guénéiev. Nous vous le présenterons.

- Donc je suis reçu ?

- Oui, madame, allons voir nos invités, je vais vous présenter.

- Avant cela je veux votre garantie que j'aurais carte blanche pour remettre de l'ordre.

- Vous avez mon appui inconditionnel.

Ils retournèrent à la salle de réception, Prigojine servit une coupe à Imia et commença à la présenter. Margarita Simonyan, la présentatrice de Russia-1, la télévision russe, celle que l'on nomme la porte-parole de Poutine s'approcha.

- Evguéni, présentez-moi cette magnifique jeune fille.

- Margarita, je vous présente Imia Korilinka, notre nouvelle responsable informatique, Imia, je vous présente Margarita Simonyan.

- Qui ne connaît pas la passionaria de Russia-1. Dit Imia. Enchanté, madame, c'est un honneur.

Elle lui serra la main.

- Laissez tomber les madame, appelez-moi Marga. Il faudra que l'on se voie, j'imagine déjà le succès que vous auriez à la télévision.

Elle gardait la main d'Imia dans la sienne et lui caressait les doigts.

- Elle vient d'arriver, dit Prigojine, laissons-la faire son travail, nous réfléchissons plus tard si nous l'associons à la communication de l'agence.

Imai fit la connaissance du maire de Saint-Pétersbourg, de l'amiral commandant la base navale plus un tas d'autres pics assiettes qui n'étaient là que pour se faire bien voir.

Lyubov Prigojina, l'épouse du maître de cérémonie s'approcha d'elle. Pyotr avait raison c'était une femme charmante.

- Cela ne me plaît pas beaucoup de voir une belle jeune femme travailler auprès de mon époux. Dit-elle en souriant.

- Vous savez la jeunesse est une maladie dont on guéri vite.

- Vous êtes marrante, c'est la première fois que j'entends cette phrase. D'où venez-vous ?

- Je suis Géorgienne, mais j'ai fait mes études à Paris.

- C'est de là que vient votre beauté. Vous êtes là à quel titre ?

- Je vais travailler au centre, informaticienne.

- Mon Dieu quelle horreur.

- Oh, vous savez les ordinateurs de chercherons jamais à vous mettre dans leur lit.

- Vous avez raison, faites attention à vous. Vous m'êtes sympathique. Je vous donne mon numéro, si un jour vous vous sentez seule, appelez-moi. Moi ça m'arrive souvent. Vous me parlerez de Paris.

De retour à sa résidence, elle demanda à Pyotr.

- Je ne m'attends pas à une réponse franche, mais cette Margarita Simonyan, elle ne serait pas lesbienne par hasard ?

- Oh, mais je vais vous répondre franchement. Oui, et tout le monde le sait.

- L'homosexualité n'est-elle pas un crime en Russie ?

- Oui, pour le commun des mortels. Quand vous avez la protection de Poutine, vous pouvez vous le permettre. En plus, la police traque plus les gays que les lesbiennes. Mais je vous mets en garde, si vous êtes surprise à avoir une relation

avec une femme, vous irez en prison. Prigojine ne vous couvrira pas.

- Merci pour le conseil.

Vlad était à l'arrière d'un pick-up Toyota armé d'une mitrailleuse de 14,5. Avec six hommes à bord, ils patrouillaient sur la route qui reliait Bossangoa à Bouar en compagnie de deux autres véhicules. Ces deux villes abritaient des sites d'extraction d'or et étaient souvent la proie des djihadistes de Boko Haram.

Les deux cent cinquante kilomètres accomplis, ils allèrent manger en centre-ville. Ils garèrent leurs véhicules au centre commercial

« grâce à Dieu ». Vlad fut désigné avec deux autres hommes pour garder les Toyota.

- Alors, le nouveau comment trouves-tu l'Afrique ?

- Mon nom est Vlad, quand tu t'adresses à moi, tu dis Vlad. L'Afrique, je connais. Il fait chaud, ça pue et il y a plein de mouches.

- Da, c'est bien vu. Ça pue l'Afrique. Je pense que de toutes les affectations à Wagner, c'est la pire. Même la Syrie c'est mieux. Tu as déjà été en Syrie ?

- Non jamais. J'ai fait la yougo, l'Afghanistan, le Tchad et ici la Centre-Afrique, mais jamais la Syrie.

- Putain tu étais dans quelle armée ? La légion ?

- Oui, la Légion, quinze ans.

- Pourquoi tu n'es pas resté ?

- Ce n'est pas tes affaires.

- On dit que tu as buté un civil arabe. C'est vrai ?

- Si tu le sais, pourquoi tu demandes ?

- Parce que je ne comprends pas, nous on tue des civils tous les jours et on ne nous vire pas. T'as bien fait de te barrer de la Légion.

- Comment ça se passe pour la bouffe ?

- On va venir nous relever. Tu sais, Wagner ce n'est pas l'armée. Les horaires c'est fluctuant, il faudra t'y faire.

- Je m'y fais déjà.

Au bout d'une demi-heure, trois hommes vinrent les relever.

- Viens, il y a un bouiboui où on mange régulièrement quand on vient ici.

- La bouffe est bonne ?

- Non, mais vu qu'on ne paye pas on s'en branle.

- C'est Wagner qui paye ?

- T'es un marrant toi. On ne paye pas, c'est tout.

Ils mangèrent un ragoût de bœuf aux bananes, mais les bananes étaient remplacées par

du manioc. La viande était visiblement avariée et le goût était masqué par du piment.

Tandis que les autres parlaient, Vlad s'approcha du cuistot.

- Tu parles français ?

- Oui chef.

- Combien je te dois ?

- Non chef, tu ne me dois rien. Wagner ne paye pas c'est comme ça.

- Me fais pas chier. C'est combien ce ragoût pour un Africain ?

- Deux francs patron.

- Tiens voilà quarante francs.

- Merci patron, tu reviens quand tu veux.

Vlad rejoignit ses camarades.

- Et le nouveau, tu ne dois pas agir différemment. Nous protégeons ces chiens alors c'est normal qu'ils payent.

- Quand il est maltraité, un chien mort, rappelez-vous de cela.

- Ça te passera.

Ils remontèrent dans les pick-up et retournèrent à Bossangoa. Ils se rendirent au bar "troisième mi-temps", non loin du stade. Des militaires de la MINUSCA (Mission multidimensionnelle intégrée des Nations unies pour la stabilisation en Centrafrique), buvaient au

fond de la salle. Au milieu des Africains et Pakistanais, il y avait des Français. Vlad se demandait ce qu'ils faisaient encore là. L'armée française avait quitté la Centre-Afrique depuis décembre 2022.

Comme ils arboraient le béret bleu des Nations unies, il ne pouvait voir à quelle unité ils appartenaient.

Un des membres de Wagner, de nationalité belge, commença à les chercher.

- Et les français, je croyais que vous aviez dégagé la queue entre les jambes. Peut-être n'avez-vous pas compris ? Je pense qu'on va vous expliquer.

Il expliqua aux autres en russe ce qu'il avait en tête. Il voulait les dévêtir, leur voler leurs armes

et les foutre dehors. Les membres de Wagner rirent. Sauf Vlad, il ne riait pas. Il ne pouvait pas compromettre sa couverture pour des troufions qu'il ne connaissait pas. Qu'ils se débrouillent, il ne prendrait pas part à l'humiliation.

Celui qui faisait office de chef de section se leva et commença à s'approcher des soldats onusiens. Ils étaient une vingtaine, mais les autres nationalités ne bougeraient pas pour défendre les six Français.

Le premier fut attrapé par trois Russes et ils commencèrent à lui arracher son treillis. Les autres se défendaient et se battaient bien. Quand le malheureux se retrouva torse nu, Vlad vit qu'il portait le même tatouage que lui. Une grenade avec cette inscription : Légio patria nostra. La Légion est notre patrie. Vlad vit rouge et mit KO

les trois agresseurs. Quand les autres comprirent ce qui venait d'arriver, ils tentèrent de s'en prendre à lui. Vlad tira une rafale en l'air.

- On se calme les connards. Ces gars sont des légionnaires, c'est ma famille, si vous ne comprenez pas ça, vous n'êtes pas digne de porter un uniforme. Alors on va remballer nos billes et laisser ces hommes tranquilles. Sinon, il faudra me tuer. Croyez-moi, j'en buterais beaucoup avant.

- C'est bon les gars, Vlad est l'un des nôtres alors s'il nous dit que ces hommes sont de sa famille, on arrête et on s'en va.

En sortant, Vald croisa un colonel. Il le reconnut, mais ne dit rien. C'était son ancien capitaine quand il avait eu son problème au Tchad. Visiblement l'officier l'avait reconnu

aussi et le regarda partir dans son uniforme russe aux armes de Wagner.

« Putain, fais chier. Il venait de compromettre sa couverture. Merde, quel con je fais » pensa-t-il.

De retour au camp, il fut convoqué par le capitaine.

- Tu n'es plus un légionnaire, Vlad, tu es un mercenaire. Je vais te donner une dernière chance. Demain tu iras dans le service de protection de la mine d'or de Bossangoa. Tu verras, c'est un boulot de merde. Tu n'auras pas à payer ta bouffe et tu ne rencontreras pas de légionnaires.

Les Français de la MINUSMA devaient quitter la Centre-Afrique. Ce pot au bar était

donné pour dire au revoir à leurs camarades. Le colonel les récupéra et ils partirent en direction du Tchad.

Arrivé à N'Djamena, le colonel fit son rapport qui arriva dès le lendemain au quartier général de la Légion étrangère à Aubagne en France.

Imia Korilinka prenait ses fonctions ce matin au centre Wagner. Elle disposait d'un bureau de vingt mètres carrés au sixième et dernier étage. Elle bénéficiait de tout le confort, meubles en acajou, fauteuils en cuir, une petite pièce avec frigidaire et des toilettes particulières.

À peine s'assit-elle qu'un de ses collaborateurs toqua à sa porte.

- Entrez.

- Bonjour madame, je m'appelle Anton Vladimirovitch Affanev, je suis votre adjoint. Veuillez accepter mes vœux de bienvenue. Je m'excuse, mais nous n'avons pas le temps de faire connaissance. Nous avons un problème de sécurité. Tous nos ordinateurs viennent de planter. Je vous assure que ce n'est pas un bizutage.

- Je sais que ce n'est pas un bizutage.

- Pardon ?

- Anton Vladimirovitch, vous avez un master en informatique du MIT alors ne me faites pas croire que vous ne comprenez pas ce que je dis. Écoutez-moi bien. Je ne me répéterais pas. Quand

je parle, je veux être entendue et obéie. Vous comprenez ?

- Oui madame.

- Vous me convoquez tous les membres de la division sécurité et les différents chefs de service. Dans cinq minutes je veux les voir. Vous avez une salle de réunion ?

- Oui bien sûr, mais les chefs de service !

- Pourquoi, ils ont du travail ? Non, leurs ordinateurs sont plantés.

Cinq minutes plus tard, une vingtaine de personnes attendaient impatiemment dans la salle de réunion du centre.

- Bonjour messieurs dames, je me présente, je m'appelle Imia Korilinka et je suis la nouvelle directrice de la division sécurité informatique. J'ai rencontré hier monsieur Prigojine à qui j'ai exposé les problèmes de sécurité du centre. Il m'a donné carte blanche pour y remédier.

- Alors faites votre travail, dit le directeur des opérations. Nos ordinateurs viennent d'être attaqués.

- Mon garde du corps ne connaît rien en informatique. Je lui ai donné une clef USB et lui ai demandé de la mettre sur le premier ordinateur allumé qu'il trouvera. Même pas une minute plus tard, vous avez été infecté par un virus que j'ai appelé « leçon numéro une ». Je vais édicter des consignes strictes que vous respecterez à la lettre pour éviter qu'un agent étranger ne nous infecte.

Toute incartade à ces consignes fera l'objet d'un rapport immédiat à monsieur Prigojine. Gardez vos hackers boutonneux à l'œil sinon ils dégageront. Avez-vous des questions ?

- Quand est-ce que nos ordinateurs seront à nouveau opérationnels ?

- Immédiatement, s'il vous manque des fichiers c'est qu'ils étaient infectés par des virus. Si vous avez vraiment besoin de ces données, vous verrez avec mon adjoint pour que nous vous les récupérions après nettoyage. Passez une bonne journée. Je garde mes collaborateurs.

Les différents chefs de service sortirent et Imia s'adressa à ses collaborateurs. Le fait qu'elle ait fait allusion à son garde du corps personnel fit

comprendre à tout le monde qu'elle était une personne importante au sein de Wagner.

- Bonjour mesdames et messieurs, je me présente, je m'appelle Imia Korilinka. Je suis Géorgienne. J'ai un master en cybersécurité et un autre en mathématique. Ce que vous venez de voir n'est qu'un exemple de la politique que je compte mener. Comme je l'ai dit, j'ai parlé hier avec monsieur Prigojine. À Paris j'ai tenté de pénétrer le système informatique du centre. Cela m'a pris exactement neuf minutes. Je veux, remarquez que je n'ai pas dit je désire, je veux que dans un mois plus aucun hacker ne puisse s'introduire chez nous. Alors vous allez vous mettre au travail sinon, vous pourrez dire adieu à votre poste, votre salaire et j'imagine, le prestige de travailler pour Wagner. Wagner est une armée privée alors à partir de maintenant, dans mon service ce sera

comme à l'armée. Dans la semaine qui vient, je passerais dans chacun de vos bureaux pour voir comment vous travaillez. Vous pouvez y aller, je garde monsieur Affanev.

Les collaborateurs sortirent. Ne restaient dans la pièce que Imia, son adjoint et bien sûr Pyotr.

- Vous n'y allez pas de main morte. Dit Anton.

- Rassurez-vous, je ne mords pas. Je peux même être quelqu'un d'agréable quand il le faut, mais il fallait que je marque mon territoire. Comme vous êtes mon adjoint, nous parlerons franchement. J'ai vingt-trois ans, si je montre la moindre faiblesse, je n'ai plus qu'à rentrer à Paris. Or, il se trouve que j'aime la Russie alors ce n'est pas moi qui partirais. Vous serez responsable de

la sécurité interne du centre tandis que je m'occuperais des intrusions externes. Voilà comment je vois les choses. Vous voulez prendre des notes ?

- Non, j'ai une bonne mémoire.

- Parfait. Je veux un recensement des ordinateurs du centre. Chaque PC sera attribué nominativement à un personnel. Tout le monde devra avoir un mot de passe sur sa machine et je ne veux pas voir un ordinateur laisser à l'abandon sans avoir été verrouillé par son utilisateur. C'est comme cela que monsieur Tyrin ici présent a pu introduire mon virus. Les ports USB seront verrouillés. Dans chaque service vous mettrez en place une station blanche, c'est-à-dire un ordinateur hors réseaux uniquement équipé de Windows et d'un antivirus à jour. Si quelqu'un

ramène du travail de la maison, il devra d'abord passer sa clef USB sur la station blanche. Elle sera scannée et tatouée. Quand son PC reconnaîtra le tatouage, il déverrouillera le port USB. Est-ce dans vos cordes ?

- Oui, bien sûr, mes collaborateurs vont créer les outils nécessaires.

- Les adresses mail seront également verrouillées. Toute pièce jointe fera l'objet d'un scan par antivirus et sera transférée sur un serveur que seuls vous ou moi pourrons consulter.

- Les chefs de service ne vont pas être d'accord.

- Je m'en moque. Mon virus a été déposé sur l'ordinateur d'Illya Gritchko, le chef de la communication. Vous discuterez avec eux des

différents niveaux de secret à apporter. Je vous donne une semaine pour mettre en place ces directives. Vous rédigez une note interne que je signerais. Bien entendu monsieur Progojine sera mis en destinataire pour information.

- À vos ordres madame.

- Appelez-moi Imia. Rappelez-vous une chose, nous œuvrons pour la réussite de Wagner, ensemble pas l'un contre l'autre.

Anton Affanev sortit.

- Je comprends pourquoi vous avez besoin d'un garde du corps. Dit pyotr.

- Vous ne pensiez tout de même pas vous ennuyer ?

À Aubagne le chef du secrétariat du général commandant la Légion étrangère apporta une enveloppe à son supérieur.

- Mon général, le chiffre vient de nous apporter ceci. C'est écrit « yeux seuls général de la Buissière », c'est nominatif, votre adjoint n'aurait même pu lire la pièce jointe.

Le général tiqua, prit son coupe-papier, un couteau traditionnel tchadien, un cadeau personnel d'Idriss Déby, le président en 2017, et ouvrit l'enveloppe scellée. Il lut le message et demanda à son chef de secrétariat de le laisser.

- Vous ne faites rentrer personne tant que je ne vous en ai pas donné l'ordre contraire.

- À vos ordres mon général.

Il décrocha son téléphone crypté et appela la DGSE. Le standard décrocha.

- Je suis le général de la Buisnière, commandant la Légion étrangère, j'appelle d'un poste sécurisé, passez-moi le permanent.

- Officier de permanence, je vous écoute.

- Prenez note.

- Prêt mon général.

- 2017, Faya Largeau, mort d'un civil tchadien. Transmettez à qui de droit et qu'il me rappelle. C'est urgent.

- Reçu mon général.

En attendant le coup de fil, de la Buissière se servit un café. Il se souvint de ce qu'il s'était passé huit ans au paravent. Il n'aurait jamais imaginé que cette histoire refasse surface.

- Son téléphone sonna, il décrocha et attendit que le module de cryptage se mette en route.

- Mon général, ici le Colonel Dufour, peut-être vous rappelez-vous de moi ?

- Je n'oublie jamais rien mon colonel. J'ai une information concernant l'affaire de 2017.

- Pas au téléphone s'il vous plaît. Voulez-vous que je vienne à Aubagne, je peux être là demain matin.

- Ne vous cassez pas la tête. Je serais moi-même à Balard demain matin. Que diriez-vous de huit heures dans l'antichambre du ministre ?

- C'est bon pour moi, mon général, à demain huit heures.

Le général raccrocha et composa un nouveau numéro.

- Cabinet du ministre, colonel Laporte, que puis-je pour vous mon général ?

- Mon colonel, j'ai un entretien classé demain à huit heures, avant de voir le ministre, pourrais disposer d'une pièce sécurisée ?

- Ce sera fait, pourrais-je savoir avec qui pour que les gendarmes à l'entrée l'accompagnent.

- Colonel Dufour.

- Je vois. C'est réglé pour nous. À demain huit heures, mon général.

Le lendemain, le général de la Buissière et le colonel Dufour partageaient une tasse de café dans la pièce muette du ministère des armées. Avant cela ils durent signer le registre et déposer leurs téléphones portables.

- Est-ce que par hasard, vous auriez des renseignements concernant le caporal en retraite Vlad Melnik ? demanda Dufour.

- Si je me souviens bien, en 2017 vous l'aviez recruté chez vous ?

- C'est un renseignement que je peux confirmer.

- Est-il toujours chez vous ?

- C'est un renseignement que je ne peux confirmer.

- Cela veut dire oui.

- Cela veut dire que le statut actuel du caporal Melnik est classé et que même vous n'avez pas l'habilitation pour le savoir, avec tout mon respect.

- Melnik a été aperçu à Bossangoa. Il portait l'uniforme et les attributs de Wagner.

- Pouvez-vous, s'il vous plaît mon général, m'en dire plus. Qui l'a aperçu et dans quelles conditions ?

- Vous avez perdu sa trace ?

- S'il vous plaît mon général.

- Le colonel de Saint-Simon était son capitaine en 2017.

- Je m'en rappelle.

- Il est actuellement détaché au sein de la MINUSMA en Centre Afrique.

- Je croyais qu'il n'y avait plus de français en Centre Afrique.

- Saint-Simon avec cinq autres légionnaires étaient les derniers sur zone. Ils sont partis hier. Mais avant-hier, alors qu'ils prenaient un dernier verre dans un bar avec les autres militaires de la MINUSMA, ils ont eu une altercation avec des mercenaires de Wagner. Un de mes hommes n'a eu la vie sauve que grâce à l'intervention de Melnik. Saint-Simon l'a formellement reconnu. Il pense que Melnik s'est foutu dans la merde à

cause d'eux. Il ne sait pas que c'est ou c'était un de vos agents, mais moi je crains pour sa couverture.

- Je ne peux rien vous dire, mon général. Je vous remercie pour ce renseignement et vous demande de l'oublier.

- Le général va oublier le renseignement, mais le père de la Légion ne va pas oublier Melnik. Je vous demande donc de m'adresser un mot, n'importe lequel, je comprendrais, quand vous aurez de ses nouvelles.

- Je le ferais mon général, mais de votre côté, il est hors de question que vous mettiez vos hommes à sa recherche. Me fais-je bien comprendre ?

- J'ai compris. Merci mon colonel.

De retour boulevard Mortier, Dufour déclencha le branle-bas de combat et tous les agents concernés par l'opération Walkyrie se retrouvèrent en salle de réunion. Même le capitaine responsable de Imia Korilinka était présent, car elle venait d'être incluse dans l'opération.

Dufour expliqua la raison de cette réunion.

- Le con dit le colonel Maurel, responsable du service action, s'il est grillé il nous faudra plusieurs mois pour remettre en place quelqu'un chez Wagner.

- Je vous rappelle que nous avons le lieutenant Korilinka sur place et le capitaine Masson.

- Deux agents pour faire sortir Bout, Prigojine, et Outkine de Russie. Même avec les plus belles jambes du monde, votre bimbo est hors-jeu.

- Je pense que nous nous affolons un peu vite ; dit Dufour. Si nous faisons confiance à l'effet papillon.

- Qu'entendez-vous par là ?

- Et si cette histoire en Afrique faisait que Melnik soit envoyé sur un autre territoire d'opération, où il ne risque pas de croiser des légionnaires ?

- Vous croyez au père Noël.

- Bon on se calme, reprit le colonel Maurel. Attendons quelques jours. Je vais en référer au directeur. Néanmoins je veux que nous entamions

la deuxième phase de l'opération. Je vous rappelle que nous devons recruter trois nageurs de combat parlant russe. Que chacun se remette au travail. Dufour, avez-vous demandé à la Légion de chercher Melnik ?

- Non, au contraire. De toute façon nous n'avons plus de troupes en Centre Afrique.

- Bon je vais voir avec nos alliés. Je vais faire courir le bruit que la France n'apprécie pas de voir un de ses citoyens chez Wagner. On verra bien ce qu'il en sort.

- Ne craignez-vous pas de mettre les projecteurs sur un de nos agents ?

- Pour l'heure, je crains plus pour la vie d'un de nos agents. La CIA a des hommes à eux là-bas, un peu de coopération ne peut pas faire du mal.

Vlad Melnik fut transporté à la sortie de la ville dans un lieu-dit qui appelait Bongano et rejoignit le groupe de protection de la mine d'or. En fait de mine, il ne s'agissait que de quelques trous d'extraction.

La présence d'or dans cette région avait été découverte en juillet 2019 et depuis cent seize permis miniers avaient été accordés d'abord à la population locale puis à des Centrafricains venus de tout le pays.

Rapidement, cette découverte attira les pilleurs de la région jusqu'à ce que les rebelles de l'UPC et les groupes de djihadistes ne revendiquent à tour de rôle dans un bain de sang,

cette manne en or pur. Quand Faustin-Archange Touadéra l'actuel président passa un accord avec le groupe Wagner, ce dernier racketta largement les chercheurs d'or. Ce n'est pas moins que quatre-vingts pour cent de la production qui était exigée en échange de la protection militaire du groupe.

Ainsi c'était contre, au moins trois ennemis, que Wagner devait se battre si on oubliait les populations locales qui ne cessaient de dénoncer la pollution des eaux et le désastre écologique de l'environnement causé par les extractions minières.

Néanmoins, Vlad s'emmerdait et rongait son frein. Sa mission était de se rendre en Russie. Il ne voyait pas comment il allait y arriver en restant dans ce trou à surveiller des trous.

Ici, le service était réparti en trois huit et tous les trois jours, il changeait de quart. Au bout d'une semaine passée à côtoyer les autres membres de Wagner, il avait compris pourquoi Yassif lui avait dit qu'un vaccin contre la connerie était indispensable. Ses « camarades » passaient leur temps à boire ou à tirer sur tout ce qui bougeait. Les exactions étaient menu courant et il repensa à ce pauvre bougre qu'il avait accidentellement tué il y avait maintenant huit ans.

Dmitir Outkine, le co fondateur du groupe Wagner accompagnait Yuri Orlov, un des adjoints de Viktor Bout. Ils avaient rendez-vous avec Abou Moussab al-Barnaoui le chef de l'État Islamique en Afrique de l'Ouest.

- Salam aleykoum wali, dit Orlov.

- Salam. Est-ce que vous allez nous livrer les armes qu'on vous a demandées ?

- Abubakar Shekau, le chef de Boko Haram nous en offre le double, dit Outkine.

- Ne m'insultez pas sous mon toit, dit Abou Moussab, Boko Haram a été fondé par mon père. Ce chien de Shekau m'a volé le titre de calife. Je le tuerai de mes propres mains. J'ai besoin de ces armes. Les Français nous mettent une pression infernale au Mali. S'il vous en offre le double, je triple la somme.

- Voilà un discours que j'aime entendre, dit Outkine. Nous vous livrerons les armes dans une semaine. Je vous rappelle notre accord. Vous combattez les Français et le gouvernement malien, mais pas les forces de Wagner. Pour ce

qui est de Boko Haram, il faut qu'on justifie notre présence ici. Je me charge de les traquer.

- Je vous préviens, ils ont lancé une fatwa contre vous.

- Les Syriens, les Afghans et les Tchétchènes ont essayé de me tuer. Je mourrais dans mon lit après avoir éventré mes ennemis.

À Bongano, le capitaine arriva avec une section et fit rassembler les hommes de Wagner.

- Salut bande de connards, j'espère que vous vous faites bien chier. Monsieur Outkine, l'adjoint de notre patron, fait sa tournée dans la région. Il veut voir si tout se passe bien. Il semblerait que les revenus miniers soient en baisse en Centre Afrique. Il va rencontrer le maire du village, le

préfet de région, ensuite il se rendra à Bangui pour rencontrer le président Touadéra. Autant vous dire que sa visite doit se passer sans la moindre anicroche. Pour commencer, vous allez nettoyer votre campement, faire une toilette correcte et mettre des treillis propres. Nous sommes des mercenaires, pas des traîne-savates.

Dmitri Valerievich Outkine était un ancien officier des forces spéciales du GRU, où il avait servi comme lieutenant-colonel. Il était le fondateur, avec Prigojine, du groupe Wagner. En décembre 2016, il avait reçu l'ordre du Courage des mains de Vladimir Poutine pour son rôle clef dans la bataille d'Alep lors de la guerre civile syrienne. C'était un adorateur assumé du

troisième Reich et des SS dont il portait un tatouage.

Le capitaine, accompagné du lieutenant responsable de la sécurité des mines, fit le tour des installations et mit au point la stratégie pour assurer la sécurité de la visite.

- Vlad, viens me voir ; dit le capitaine.

Il lui tendit un Dragunov, le fusil des tireurs d'élite de l'armée russe.

- Tu étais tireur d'élite m'a dit Hassan, trouve-toi un endroit d'où tu pourras voir ce qui se passe. Le boss arrive dans un quart d'heure.

Vlad fut ravi de voir qu'on lui faisait encore confiance. Le coin était très, très plat, aussi grimpa-t-il au sommet d'un « petit » Kosipo de quinze mètres de haut. Pour cela, il alla chercher

une corde auprès des mineurs, attacha une pierre et la lança par-dessus la première branche. La pierre retomba et Vlad noua les deux bouts de la corde. Il grimpa à la force des bras puis une fois dans les branchages se hissa au sommet. Pour tuer l'attente, il se noircit le visage avec un bâton de camouflage qu'il avait sur lui. C'était encore une fois les restes de sa formation à la Légion.

Outkine arriva par le sud depuis Bossangoa. C'était une information que le capitaine n'avait pas donnée à Vlad, comme tant d'autres. Il se disait que pour une armée privée, ils agissaient plutôt comme des amateurs. Le boss voyageait dans une Mercedes classe G et était accompagné de deux pick-up.

- On n'aime son petit confort, monsieur l'ancien spetnatz, dit Vlad.

Outkine attendit que ses gardes du corps soient descendus pour, à son tour, sortir de son véhicule blindé. Il serra la main du capitaine tandis que le lieutenant se tenait respectueusement à six pas. Ils s'approchaient d'un civil qui portait le titre pompeux de directeur de la mine quand cela commença.

Un obus de mortier tomba sur le baraquement des mercenaires puis des tirs éclatèrent venant du nord et du sud. Vlad chercha la position du mortier et abattit les servants en quelques secondes.

Au sol, les gardes d'Outkine entouraient leur chef et l'emmenaient à son véhicule. Une fois à l'intérieur, un pick-up commença à faire demi-

tour suivi de la Mercedes puis du deuxième véhicule de protection.

À la sortie du hameau, un RPG 7 fit exploser la Toyota de tête tandis que la Mercedes fit une embardée. Vlad tua le lanceur de roquettes puis commença un tir de foire sur les assaillants.

Au sol, les mercenaires furent vite débordés par le nombre. Un groupe s'approchait de la Mercedes, obligeant le conducteur de prendre une piste sur la gauche à tombeau ouvert. En moins de cinq minutes, tous les hommes de Wagner sauf Vlad étaient morts et il ne restait qu'une dizaine de rebelles de Boko Haram. Dans sa lunette Vlad avait reconnu le logo du groupe djihadiste sur le bandeau noir d'un des assaillants.

De là où il était, il ne voyait plus le 4x4 de son patron. Pour lui, la mission était la mission et

tant qu'il n'avait pas l'assurance de la mort de ce dernier il devait se battre pour le sauver.

La Mercedes fonçait à travers la brousse, tant et si bien que le chauffeur ne vit pas la rivière devant lui. Au bout de cinquante mètres, ils s'enlisèrent dans les eaux boueuses, cognèrent un rocher et le chauffeur perdit connaissance sous le choc. L'arrière du véhicule dépassait encore et Outkine voyait les ennemis se ruer sur lui.

Vlad redescendit de l'arbre avec la corde qu'il avait laissé en place, se saisit d'un HK des gardes du corps et se mit en garde. Il entendit sur sa gauche le choc de la voiture et les cris des djihadistes qui se réjouissaient par avance de la prise du second de Wagner.

Il se dirigea en sûreté vers la rivière en crapahutant d'arbrisseau en arbrisseau. Les

hommes de Boko Haram lui facilitaient la vie, car ils faisaient un raffut du diable en rafalant sur la vitre blindée du chauffeur. Dans sa peur, Outkine crut voir une ombre s'approcher de sa position.

À vingt mètres, Vlad rampait. Seul contre dix, il n'avait aucune chance s'il commençait à tirer. Un des djihadistes se mit à marteler la vitre fragilisée avec la crosse de sa kalachnikov. Les autres l'encourageaient et ne regardaient plus derrière eux. Vlad tira une balle à chaque impact de la crosse. Quand la Mercedes fut ouverte, il ne restait plus que trois hommes qui se précipitèrent pour attraper Outkine. Ils l'arrachèrent du véhicule.

Vald épaula et abattit deux des combattants sous le regard fou du russe. Le dernier djihadiste

s'aperçut de ce qu'il se passait et mit un couteau sur le coup de son prisonnier.

- Lâche ton arme ou je le tue, hurla-t-il en anglais.

- Nous avons une mission, toi du dois capturer cet enfoiré, moi je dois le protéger. Si tu le tues, on aura tous les deux échoué. Répondit Vlad.

- Je suis un combattant de Dieu, je n'ai pas peur de mourir.

- Je ne te crois pas, tout le monde a peur de mourir. Regarde ce salopard, il se chie dessus.

Le Nigérien détourna son attention une seconde pour regarder son prisonnier et Vlad lui mit une balle en plein front. Outkine s'écroula

vers l'avant tandis que son agresseur tomba en arrière.

Vlad se précipita, releva son patron et le conduisit vers le site d'extraction. Il l'aida à monter dans un pick-up et ils partirent en direction de Bossangoa. Durant tout ce temps, ils ne dirent pas un mot.

- Tu m'as sauvé la vie, dit Outkine. Quel est ton nom ?

- Vlad Melnik.

- Tu es russe ?

- Ukrainien, mais pro russe, originaire du Donbass.

- Ça fait longtemps que tu es des nôtres ?

- Un mois.

- Pourquoi es-tu encore vivant ?

- Je suis tireur d'élite, j'étais dans un arbre quand l'attaque a commencé. Quand je ne vous ai plus vu, je suis descendu et le reste vous le savez ?

- Tu sais te battre. Tu étais dans les spetnatz ?

- Légion, 2° REP.

- À mains nues qu'est-ce que tu vauux ?

- J'étais moniteur corps à corps.

- Ça te dirait de devenir mon garde du corps.
J'ai eu des défections dans les miens.

- Je suis à vos ordres mon colonel.

- Général, tu as quel grade ?

- À la Légion, j'étais caporal.

- Non, chez Wagner.
- Je n'ai pas de grade.
- Capitaine ça te va ?
- Je ferais avec mon général.

Ils arrivèrent à Bossangoa. Hassan se précipita à leur rencontre.

- Vlad, que fais-tu là ? On n'a pas de nouvelles du capitaine et de ses hommes.
- Vous êtes ? demanda Outkine.
- Sergent Hassan, mon général. Chef de la deuxième section.
- Vous êtes le plus haut gradé ici ?

- Oui, mon général.

- À partir de maintenant, vous êtes capitaine. Prenez une section et allez à la mine. Équipement complet. Nous avons été attaqués. Ramassez nos morts et laissez les autres aux hyènes. À votre retour vous contacterez Wagner pour qu'on vous envoie une nouvelle section. Il faut que l'extraction de l'or reprenne le plus rapidement possible.

Capitaine Melnik, récupérez votre barda, nous sommes attendus à Bangui.

À Saint-Pétersbourg, le capitaine Masson alias David Rostov fut reçu par le directeur de l'usine automobile Kirov, Guénadi Volkov. Ils se

mirent d'accord sur la vente de trois cent mille injecteurs Bosch de différentes tailles. Ces injecteurs seront parfaits pour équiper le Dartz Kombat T-98, un SUV à transmission intégrale, très proche des Hummer américains. Le montant de la transaction s'élevait à quinze millions d'euros, soit plus d'un milliard de roubles.

- Mon cher Rostov, en concluant cet accord commercial avec nous, vous contrenez aux lois injustes de votre pays concernant l'embargo sur certaines pièces.

- Dites-vous bien, directeur que cela ne m'empêchera pas de dormir.

- Quel est votre point de vue sur l'action de la Russie en Ukraine ?

- Je ne mêle pas de politique, mais je partage l'avis des historiens qui considèrent que l'Ukraine est une région de la Sainte Russie. Elle n'existe pas en tant que pays indépendant. En 1991, j'ai été horrifié d'apprendre que par un référendum fallacieux, les fascistes au pouvoir ont décrété l'indépendance du berceau de la Grande Catherine. Vous voyez, je ne suis qu'un modeste amoureux de la Russie éternelle.

- Vous me plaisez, monsieur Rostov. J'aurais une requête de la part de Moscou.

- Vous m'honorez.

- Nous aurions besoin d'injecteurs pour moteurs à ergols liquides.

- Des moteurs de fusées ?

- Oui, c'est cela, de fusées. Comme vous le savez, l'Europe nous a fermé l'accès à la base de lancement de Kourou alors que nous-même avions démantelé celle de Baïkonour. La présence même de nos cosmonautes sur l'ISS nous est refusée. Nous ne pouvons donc plus lancer de satellites pour la météo, les récoltes, enfin, je ne suis pas spécialiste.

- Est-ce que ces mêmes injecteurs équiperait vos missiles de croisière ?

- Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas spécialiste.

- Vous me prenez de cours. Je suis certain que Bosch ne fabrique pas ces injecteurs. En revanche, comme je m'intéresse au spatial, je sais que la société 3D system basée aux États-Unis conçoit des imprimantes 3D qui fabriquent ces

injecteurs pour German Aerospace Center. J'ai un camarade de promotion au GAC. Je pourrais éventuellement vous fournir les plans de cet injecteur que vous réaliseriez ici en Russie. Mais ce serait cher, très cher.

- Ce serait merveilleux. Votre prix sera le nôtre.

- Le problème est que je n'ai qu'un visa de quinze jours. Il me faudrait au minimum six mois pour réaliser cette transaction avec plusieurs aller et retour.

- Donnez-moi votre passeport, je vais régler cela.

Une semaine s'était passée et Imia Korilinka avait signé la directive concernant la sécurité informatique au sein de centre. Bizarrement, il n'y eut pas de hurlements. Tout le monde comprit les raisons de ces mesures et surtout leur but. Concernant les fichiers joints inclus dans les mails, il n'y eut pas non plus de grincement de dents. En fait, le centre Wagner de Saint-Petersbourg n'était qu'une vitrine et ne gérait pas l'aspect militaire de l'agence. Il y avait donc très peu de secrets qui transitaient sur les réseaux. En revanche, Imia avait réussi à accéder aux serveurs de l'armée privée situés à Moscou. À partir de là, elle parvint à s'introduire sur les serveurs du FSB, du GRU et du ministère de la Défense. Elle était effarée de voir qu'un pays qui ciblait continuellement les autres par des cyberattaques se protégeait si mal. Bien entendu, de l'extérieur

de la Russie, il aurait été beaucoup plus difficile de rentrer.

Elle avait conçu un petit programme qui lui permettait de surfer sur ces réseaux sans se faire remarquer. C'était comme un VPN (VPN signifie « Virtual Private Network » et décrit la possibilité d'établir une connexion réseau protégée lors de l'utilisation de réseaux publics. Les VPN chiffrent votre trafic Internet et camouflent votre identité en ligne), sauf que le sien ne modifiait pas totalement son adresse IP. C'était cette adresse située ici à Saint-Pétersbourg qui lui assurait un libre passage. C'était comme si elle avait le digicode de votre résidence, mais que personne ne pouvait savoir qui l'avait composé. Son programme générait une adresse IP « générique » qui changeait toutes les dixièmes de seconde et disparaissait si quelqu'un tentait de la localiser.

Durant cette semaine, elle put recueillir les données techniques et tactiques sur les opérations de Wagner ainsi que les plans d'attaque de l'armée russe. Au niveau du FSB elle n'avait rien trouvé d'intéressant que la DGSE n'avait déjà. Le problème était qu'elle n'avait pas les moyens de transmettre ces données. Bien entendu, elle aurait pu générer un flux en direction de l'ambassade de France à Moscou, mais on lui avait bien fait comprendre qu'elle ne devait pas les joindre. Malgré ses dons en codage, elle n'avait pas envie de prendre le risque d'envoyer des données vers la France. Le réseau internet vers l'extérieur était scruté par le FSB et les activistes qui envoyaient des images aux médias occidentaux étaient systématiquement arrêtés. Il fallait qu'elle réfléchisse à un moyen. Mais pour l'heure, il était l'heure de déjeuner.

Pyotr Tyrin avait pris un bureau contigu à celui de son but. Il passait ses journées à lire les rapports de mission de Wagner. Il n'y a pas si longtemps, il était lui-même en Syrie à combattre les rebelles au gouvernement de Bachar El Assad. Même s'il appréciait sa nouvelle vie à Saint-Pétersbourg, l'odeur de la poudre et l'adrénaline du combat lui manquaient.

Imia l'appela sur la ligne interne du centre et lui dit qu'elle souhaitait aller manger en ville aujourd'hui. Certes la cantine de Wagner était réputée, mais elle en avait marre des regards lubriques des paramilitaires qui passaient régulièrement pour profiter de la restauration gratuite.

Si certaines secrétaires ou informaticiennes craquaient devant les muscles et l'odeur de musc des mercenaires, Imia ne les supportait pas. Ces machos avaient conscience de leur attrait et s'imaginaient qu'elle était une proie facile. Pyotr avait déjà dû s'interposer pour calmer les ardeurs d'un mâle plus entreprenant que les autres. Le problème était que chez Wagner, les chefs de service mangeaient dans la même salle que tous les autres employés.

Il y avait le long du canal Griboyédov, un restaurant au nom charmant de Grand Bianco, qui était réputé à Saint-Pétersbourg pour son chef pâtissier d'origine française. Il servait une cuisine bistronomique et sa décoration comme son nom ne l'indiquait pas était toute blanche. Du sol au plafond en passant par le mobilier, tout était d'un camaïeu de blanc et de couleurs pastel.

Imia entra. Pyotr la retint pas le bras et passa devant.

- Je m'excuse madame, ce n'est pas correct, mais je ne connais pas les lieux. Vous vous installez et je fais un petit tour.

Elle réserva une table pour deux au fond de la salle et commanda deux verres de Chacha Gold un vin doux géorgien. Pyotr revient et s'assit.

- Vous savez que je n'ai pas le droit de boire.

- Allons, quand j'étais enfant mes parents m'en servaient. Il ne titre que 75 degrés.

Elle rit. Pyotr goûta et sourit.

- En effet, c'est une boisson de petite fille. On dirait de la guimauve. Mais je ne le finirais pas.

Ils mangèrent des spaghettis à la sauce pesto. Pyotr ne connaissait pas et apprécia. En dessert elle prit un banana split et Pyotr une forêt noire.

Depuis une demi-heure, le capitaine Masson déjeunait de son côté à l'entrée du restaurant. Il attendit qu'Imia se rende aux toilettes pour se lever et aller demander son addition au niveau du comptoir. Quand la jeune femme sortit, il s'y dirigea à son tour et l'embroncha violemment. Son sac à main se rependit au sol et ils se baissèrent pour ramasser ce qui était tombé.

- Excusez-moi mademoiselle, je suis empoté comme un éléphant blanc dans un magasin de porcelaine.

Imia le regarda avec stupeur en essayant de ne pas montrer sa surprise. Cette phrase était le code de reconnaissance des agents de la DGSE.

Pyotr se leva, mais Imia lui fit signe de rester assis.

Masson lui donna son smartphone et glissa le téléphone crypté de la DGSE dans le même geste. Il se leva et disparut dans les toilettes. Imia se dépêcha de régler la note et de quitter les lieux. Pyotr regardait encore en direction du fond du restaurant, mais elle s'agrippa à son bras et lui sourit. Il manqua à son devoir et décida de ne pas s'approfondir sur cet incident.

En arrivant dans son bureau, elle s'assura que le téléphone sécurisé était éteint. Le centre était équipé de détecteurs. Les visiteurs devaient laisser leur smartphone à l'accueil tandis que les employés avaient un téléphone de fonction équipé d'un traceur. Bien que le téléphone de la DGSE soit fabriqué avec de l'électronique blindée sans

dispersion d'ondes, elle ne voulait prendre aucun risque.

Le problème était que son appartement était infesté de micros et de capteurs. Elle passa l'après-midi à s'introduire dans le système de surveillance de Wagner et bloquer les mouchards de son logement.

Une fois chez elle, donc sans la surveillance de Pyotr, elle alluma le téléphone. Comme elle se doutait, il ne pouvait s'ouvrir qu'avec ses empreintes biométriques. Elle passa son doigt sur le lecteur d'empreinte et son œil sous la caméra. Une date s'inscrivit sur l'écran et grâce à un algorithme qu'elle avait appris par cœur, elle entra une série de chiffres, quatre puis trois. Seulement là, elle vit l'écran de démarrage.

Elle ouvrit un traitement de texte et envoya son premier rapport à Paris. En échange elle reçut un résumé des dernières évolutions de l'opération Walkyrie qu'elle découvrit. Elle fut surprise d'apprendre qu'un agent avait rejoint l'armée privée en Centre Afrique. Elle se demanda comment cela pourrait avoir la moindre répercussion sur son boulot à dix mille kilomètres de là.

Après Bangui, Dimitri Outkine et Vlad Melnik partirent pour Damas. Dans le jet privé, le directeur adjoint de Wagner lit les rapports d'exploitation des mines d'or et de diamants africaines et un autre sur la situation militaire en Syrie.

Assad contrôlait environ soixante-dix pour cent du territoire syrien. Cependant, des poches restaient en dehors du contrôle du régime, comme la région nord-ouest d'Idlib. La Turquie était présente au nord du pays et les Kurdes contrôlaient une partie du nord-est.

Dans l'enclave d'Idlib, le régime combattait des résistants disséminés au sein de la population locale ainsi que le groupe Hay'at Tahrir al-Sham (HTS). Ce groupe continuait en effet d'avoir une certaine emprise sur cette poche du territoire syrien où vivaient trois millions de personnes. Même s'il avait coupé ses liens avec le terrorisme international et avait accepté le cessez-le-feu turco-russe, il était toujours considéré comme une organisation terroriste.

Vladimir Poutine avait demandé à Wagner de combattre ce groupe, car l'armée régulière avait été largement transférée en Ukraine. Outkine avait été mandaté pour rencontrer Assad ainsi que les forces turques et iraniennes présentes en Syrie. Une synchronisation des efforts était nécessaire pour ne plus gaspiller de ressources humaines.

- Capitaine, savez-vous ce qui se passe en Syrie ?

- Pas vraiment mon général. En fait, pas du tout.

- Cet enfoiré d'Assad veut reconquérir l'intégralité de son pays, mais les Turcs combattent les Kurdes au nord, qui eux même combattent l'État Islamique. La Russie et l'Iran soutiennent la Syrie, mais nous ne pouvons pas nous battre là-bas et en Ukraine. Je vais donc

rencontrer Assad et les Turcs pour qu'ils se mettent d'accord. Je te dis cela pour que tu comprennes qu'en sauvant ma vie tu as peut-être sauvé des centaines de nos hommes en Syrie. Je veux que pendant cette mission tu restes à mes côtés et que tu impressionnes les Syriens. C'est dans tes cordes ?

- Si vous me l'ordonnez, je peux casser la gueule à cet enfoiré comme vous l'appellez.

- Non, en revanche les Arabes sont fourbes. Assad voudra peut-être que tu te battes contre un de ses gardes du corps. Il y en a un qui est une vraie brute.

- Tant pis pour lui.

- Tu penses que tu pourras le battre ?

- Si je doute, je suis mort. Alors je ne doute jamais.

- J'aime cela.

Sur le tarmac de l'aéroport de Damas, Houssine Messaoui assurait l'entretien des installations électriques des pistes. Quand il reçut sur son talkie-walkie l'information comme quoi un jet privé approchait, il rejoignit sa camionnette. Il s'assit à la place du conducteur et sortit un thermos de café.

Quand l'Embraer Legacy 500 entama sa descente, Messaoui sortit discrètement de sa sacoche un appareil photo Nikon avec zoom Sigma 150-600. Dès que la porte de l'appareil s'ouvrit, il mitraillassa pour prendre en photo tous les

passagers. Ensuite il transmettrait via wifi ces fichiers numériques à l'antenne de la CIA de Beyrouth. Après ils en feraient ceux qu'ils voulaient. Lui, il aurait accompli sa mission.

Les photos furent chargées sur le serveur de l'antenne, un analyste les récupéra et identifia les individus arrivés à Damas. C'était une bonne journée, ils avaient Dmitri Outkine. Cet enfoiré venait certainement voir Bachar El Assad. Il transmit le renseignement à Langley.

Il avait remarqué que le russe avait un nouveau garde du corps. Il était rare que ces salopards changent leur personnel. Il faudrait qu'il se renseigne sur la raison de ceci. En attendant, il voulait savoir qui était cet homme.

Il choisit le meilleur cliché, fit un couper-coller sur son visage, augmenta la résolution et passa le résultat sur un logiciel de reconnaissance faciale. Dans un premier temps, il compara la photo à la base de données des mercenaires de Wagner. Comme cela ne donnait rien, il essaya avec celle de l'armée russe. Échec encore une fois. Comme c'était un homme blanc, visiblement en bonne santé, il utilisa la loupe de Photoshop et chercha un indice. Il remarqua un morceau de tatouage sur l'avant-bras. Il modifia son approche et scanna la base de données des tatouages des forces spéciales du monde entier. Cela ne prit que quelques secondes. Le résultat fut : Légion étrangère. Il recommença la reconnaissance faciale en sélectionnant les photos du Tchad, du Mali et d'Afghanistan. L'ordinateur matcha sur un sergent au Tchad en 2017. Après une recherche sur Internet, il trouva un article de journal

tchadien sur un incident incluant un légionnaire : le sergent Vlad Melnik, 2° REP.

Quand il était en Afghanistan, alors qu'il devait rencontrer un chef de guerre, il était tombé dans une embuscade. Son escorte de Marines fut décimée et il ne dut la vie sauve que grâce à l'intervention d'une compagnie du 2° REP. Le capitaine à l'époque s'appelait : de la Buissière. Il chercha encore une fois sur internet et fut ravi de voir que ce capitaine était maintenant général et qu'il commandait la Légion étrangère.

Il avait une dette envers la légion et envers ce général. Il décida donc de l'appeler.

À Aubagne, le chef de secrétariat fit sonner le téléphone du général.

- Oui major.

- Mon général j'ai au bout du fil un Américain. Il dit qu'il appelle de Beyrouth et veut vous parler. Vous lui auriez sauvé la vie à Kandahar.

Le général fit aussitôt le rapprochement.

- Je le prends.

Comment va l'agence ? Nous sommes sur une ligne sécurisée, vous pouvez parler.

- Félicitation, j'ai appris que vous étiez général. Si je vous dis Vlad Melnik, ce nom vous rappelle quelque chose ?

- Faya-Largeau en 2017, mais pourquoi me parlez-vous de lui ?

- Il est à Damas. Il accompagne Dmitri Outkine.

- Wagner ?

- Oui.

- Merci du renseignement. À charge de revanche.

- C'est moi qui vous en devais une. À plus mon général.

De la Buissière composa le numéro que lui avait donné le colonel Dufour.

- Pas de noms, mon général dit Dufour.

- Notre homme est à Damas.

- Je mets en place le cryptage renforcé. Vous pouvez y aller.

- J'ai reçu un appel d'une connaissance de Langley. Vlad est à Damas. Il est le garde du corps de Outkine. On dirait qu'il vient de prendre du galon.

- C'est une excellente nouvelle.

- Je suis d'accord avec vous. Je ne sais pas qu'elle est sa mission, mais il ne faut pas que l'agence mette une cible sur sa tête.

- Vous avez raison. Ne recontactez pas votre connaissance, je fais le nécessaire.

- N'oubliez pas, c'est un de mes hommes.

- Je n'oublie pas mon général.

Lyubov Progijina dînait avec son époux dans leur résidence de Saint-Pétersbourg.

- Tu recrutes des gravures de mode ? dit-elle.

- De qui me parles-tu ?

- De cette magnifique jeune fille en robe verte, lors des vœux.

- Tu parles d'Imia Korilinka ? C'est la responsable de la sécurité informatique. Elle est très compétente. Elle a déjà remis de l'ordre au sein du centre. Du haut de ses vingt-trois ans, elle fait trembler mes chefs de service.

- Elle a vécu à Paris.

- Oui, mais elle est Géorgienne.

- Depuis que Poutine a envahi l'Ukraine, je ne peux plus aller à Paris, et tu sais que j'adore Paris.

- Que veux-tu que j'y fasse ?

- Je veux l'inviter à dîner. Elle pourra me parler de la mode, des parfums. Elle est très belle, elle doit donc être branchée.

- Invite-là. Ça ne me dérange pas.

Lyubov appela Imia et l'invita pour un dîner dans cinq jours.

Le capitaine Masson récupéra son passeport et partit à Berlin. Au restaurant panoramique de la tour de télévision, il rencontra Dieter Schmidt, son

pseudo camarade de promotion à HEC Berlin. Dieter travaillait au Bundesnachrichtendienst le service de contre-espionnage allemand. Il lui expliqua ce dont il avait besoin.

- Tu ne veux tout de même pas que nous fournissions aux Russes les plans 3D des injecteurs à Ergol liquide ?

- J'ai bien réfléchi au problème. Quand les ingénieurs mettent au point des pièces de cette précision, il y a des ratés. Airbus Aerospace a certainement dû faire des essais foirés avec des injecteurs défectueux. C'est ces plans là qu'il me faut. Rappelle-toi l'affaire du Concorde. Quand Brejnev a voulu voler les plans du Concorde, le général de Gaulle a autorisé la livraison des plans, mais modifiés. Les Russes ont construit le

Tupolev 144. Cet avion fut le plus grand fiasco de l'histoire d'Aéroflot.

- Ok, je vais voir avec German Aerospace Center. Dès que j'ai quelque chose, je te recontacte. Mais n'oublie pas que les Russes ont fabriqué le bombardier TU 160 sur les bases du TU 144 foireux. Il ne faut pas les sous-estimer.

- Non c'est pour cela qu'il vaut mieux leur donner des plans foireux. Un jour ou l'autre ils obtiendront les bons. Je ne les sous-estime pas.

- Au fait, tu es suivi. Homme blanc, un mètre soixante-quinze, cheveux poivre et sel, veste marron.

- Merci, je vais le promener dans Berlin.

Après le repas, Masson prit la ligne de métro U1 en direction du Bundestag. Son poursuiveur

monta dans une voiture derrière la sienne. Le capitaine se rappela, alors qu'il était jeune sous-officier dans l'infanterie, qu'il était venu à Berlin du temps de la RDA.

À cette époque, la ligne partait de Berlin-Ouest, passait sous la porte de Brandebourg qui était à l'est et revenait à l'ouest trois stations plus loin. Sur ces trois stations, une seule était en fonction. Dans les deux autres, désaffectées depuis 1945, étaient gardées par les Trapos (transport polizei). Il se souvient qu'il avait été effaré de voir les râteliers de Kalachnikovs dans la cabine du vendeur de billets. En 1989, un espoir était né. Le mur de Berlin et le rideau de fer s'étaient écroulés et l'Union soviétique n'était plus notre ennemie.

Aujourd'hui, plus de vingt ans après, il était revenu au même point. Il était dans Berlin suivi par un agent russe, un ennemi du monde libre.

Il joua les touristes toute l'après-midi et rentra se coucher à l'hôtel Alexanderplatz. Le lendemain, Dieter lui donna rendez-vous sur le pont Glienicke.

Avant la réunification, ce pont faisait la jonction entre le secteur américain de Berlin-Ouest et le secteur soviétique. Pendant la guerre froide, il était principalement connu sous le nom de « pont des espions » parce qu'il servait de lieu pour la plupart des échanges de prisonniers entre les deux camps. Ce pont traversait la rivière Havel et reliait le quartier Wannsee de Berlin-Ouest à Potsdam, la capitale du Brandebourg.

- Tu as le sens du mélodrame, dit Masson.

- On a rarement l'occasion de se foutre de la gueule d'un agent du FSB. J'ai pensé que te donner rendez-vous ici était l'équivalent d'un bras d'honneur à Poutine. Malheureusement, celui qui te suit ne doit même pas savoir où nous sommes.

- En tout cas, il a dû se faire chier pour se cacher. Ici la vue est dégagée sur plusieurs kilomètres et on ne le voit pas.

- Il est dans le parc de Babelsberg. Il fait semblant d'observer les oiseaux.

- Tu as ce que j'ai demandé ?

- Oui, je craignais que GAC fasse des histoires, mais le directeur a bien rigolé quand je lui ai dit pourquoi c'était faire. Ne t'en fait pas, il est habilité. Nous travaillons souvent avec eux

pour leur sécurité. Il m'a assuré que celui qui lancera un missile avec ces injecteurs explosera dans la seconde.

- C'est parfait, à plus, mon ami.

- Prends soin de toi.

Masson prit un taxi pour l'aéroport de Tempelhof et prit un avion pour Budapest et de là un autre pour Saint-Pétersbourg.

En Syrie, Outkine avait réussi à persuader le général turc de ne plus bombarder les prisons où étaient détenus les djihadistes de Daech, gardés par les Kurdes. Contre un pot-de-vin conséquent, il accepta d'aider Wagner à combattre le groupe HTS.

Le plus compliqué avait été de convaincre Assad d'accepter la présence de l'armée turque au nord de la Syrie. Outkine avait menacé le dictateur syrien de retirer toute l'aide de la Russie si celui-ci s'entêtait à vouloir reconquérir son pays immédiatement. Il lui assura que quand les choses se seraient arrangées en Ukraine, Poutine mettrait tout son poids pour forcer Erdogan à retirer son armée.

Assad savait qu'il n'avait pas intérêt à se mettre les Russes à dos et que son armée ne ferait pas le poids devant l'armée turque. Néanmoins, pour ne pas perdre la face, il dit à Outkine qu'il acquiesçait si son garde du corps acceptait un combat à main nue contre le sien.

Assad, comme tous les dictateurs, n'ayant aucune confiance en son armée, avait confié sa

sécurité à une compagnie de soldats d'élites iraniens, les immortels. Darius était son meilleur garde, spécialiste en Varzesh-e Pahlavani, un sport de combat perse.

Bien entendu, le russe accepta. Melnik n'avait aucune chance contre Darius Mitra, l'immortel iranien, mais Outkine n'en avait rien à foutre. Melnik perdrait et Assad serait content. Wagner accroîtrait son influence dans la région. Si Vlad s'en sortait vivant, tant mieux, sinon il n'avait même pas une veuve à indemniser.

Le combat fut organisé le lendemain au coucher du soleil dans les sous-sols du palais présidentiel. Une arène circulaire était creusée avec des gradins tout autour. Des officiers russes et syriens attendaient que le combat commence.

L'iranien était en tenue traditionnelle, un Dabit en guise de pantalon et le torse nu. Vlad lui avait choisi de rester en pantalon de treillis, rangers aux pieds et tee-shirt. Pendant qu'il s'échauffait, l'Iranien pratiquait le niāyesh, un mixte entre prière et concentration.

Assad et Outkine arrivèrent et le capitaine des gardes commanda que les combattants se mettent en position. Vlad se mit en garde et Darius l'attendit. Ils restèrent ainsi plusieurs secondes. Melnik comprit que l'iranien ne ferait pas le premier geste. Cela ne l'arrangeait pas, car il préférait la contre-attaque. Vlad lança son bras gauche pour un jab. Darius le saisit et lança Melnik contre le mur. Vlad se mit en boule pour amortir le choc, mais fut quand même secoué. Darius s'approcha de lui et lui saisit les épaules. Il le fit pivoter, lui fit la prise de l'ours et commença

à lui écraser la cage thoracique. Vlad suffoquait, ses pieds ne touchaient plus le sol et ses bras étaient maintenus contre son corps. Il lança violemment sa tête en arrière et entendit le nez du perse éclater. Celui-ci le lâcha, secoua la tête et reprit aussitôt ses esprits. Il se rua à nouveau sur Vlad qui fit un roulé-boulé pour s'écarter de lui. Quand il se releva, il reçut un coup de pied fouetté au visage. Son nez éclata aussi. Aussitôt Darius lui reprit les bras. Persuadé de Vlad était sonné, il n'eut pas le temps de placer une nouvelle clef d'épaule. Vlad plia son genou et frappa sur celui du perse. Cette fois-ci, le craquement s'accompagna d'un cri de douleur. Darius ne pouvait plus poser sa jambe gauche au sol. Il se mit en position de défense. Vlad lui fit comprendre d'abandonner en tendant son pouce vers le sol. Darius fit non de la tête, fléchit sa jambe valide, sauta et la lança en direction de son

adversaire. Vlad inclina le torse, saisit la jambe de Darius et lui mit un coup de pied dans les testicules. Le perse se retrouva à genou, se tenant l'entre-jambes. Vlad pensait en avoir fini quand Darius fit à nouveau un bond en avant, saisit Vlad au niveau des hanches et le fit tomber sur le dos. Darius rampa jusqu'à sa gorge et commença à l'étrangler.

De son entraînement commando, Vlad savait qu'il était inutile de chercher à faire lâcher prise à quelqu'un qui vous étranglait. Il lui prit les testicules et les tourna jusqu'à les lui arracher. Déjà meurtri, Darius ne supporta pas la douleur et lâcha prise. Vlad lui mit un coup de poing à la trachée et Darius commença à suffoquer.

Vlad le mit alors en position latérale de sécurité, lui inclina la tête en arrière et lui massa

le coup. En quelques secondes Darius recommença à respirer normalement. Il regarda Vlad avec étonnement et comprit qu'il venait de lui sauver la vie. Les deux mains en l'air il se remit debout, salua son adversaire et lui leva le bras en l'air.

Les militaires syriens se ruèrent sur Vlad et le hissèrent sur leurs épaules. Assad serra la main d'Outkine.

Le lendemain, Imia se rendit à la résidence de Prigojina. Elle mit un tailleur Dolce et Gabbana blanc. Pyotr vint la chercher une demi-heure avant le rendez-vous.

- Vous n'êtes pas habillé ? dit Imia.

- Vous plaisantez ? Je vais passer la soirée à l'office avec le personnel alors mon costume de travail suffira.

- Je suis désolé, j'étais persuadé que l'invitation incluait votre présence.

- Je vous remercie de me traiter d'égal à égal, mais je ne suis qu'un des milliers mercenaires de l'agence. Il faut vous y faire.

- Je m'y refuse.

Ils prirent la voiture, elle se mit côté passager et pas derrière comme une princesse.

- Vous êtes magnifique.

- Merci. J'ai un trac fou.

- N'oubliez pas le bouton rouge.

Ils arrivèrent, un majordome ouvrit et lui prit son manteau.

- Ma chère, vous êtes splendide, dit Lyubov. Comme vous avez dû faire tourner les têtes à Paris.

- Merci madame, de m'avoir invité. Veuillez accepter ce petit présent.

- Il ne fallait pas.

Elle ouvrit le petit paquet et en sortit un foulard Hermès.

- Comme c'est charmant, je vous remercie. Elle l'embrassa. Nous attendons une autre invitée, vous voulez boire quelque chose ?

- Une vodka martini, c'est possible ?

Le serveur lui apporta son verre instantanément. Imia comprit que madame Progojina s'était renseignée sur elle. Visiblement elle avait réussi le test d'entrée.

Margarita Simonyan arriva, embrassa son hôte et se dirigea vers Imia.

- Je peux vous embrasser aussi ? demanda-t-elle. Imia se laissa faire et la présentatrice lui passa la main sur la hanche.

La chasse est lancée, se dit Imia. Elle réfléchit rapidement sur l'attitude à avoir. À la DGSE on leur avait dit que parfois les agents pouvaient se servir de leur attrait sexuel pour obtenir des renseignements. L'agence n'encourageait pas cette pratique contrairement au FSB, mais elle n'y était pas opposée. C'était à elle, en ce moment, à cet endroit, de choisir.

Les trois femmes passèrent une soirée agréable. Lyubov avait fait servir un repas à base de fruits de mer et arrosé de vins blancs de grand cru. Imia dit que la tête lui tournait et demanda la permission de se refaire une beauté dans la salle de bain. Marga l'accompagna.

Imia, passa aux toilettes, se lava les mains, s'arrosa le visage, s'essuya et se retourna pour prendre son poudrier dans son sac à main. Marga qui la collait de très près lui prit le visage et l'embrassa. Imia joua le jeu, la laissa fouiller sa bouche avec la langue, mais quand elle lui mit la main dans l'entre-jambes, elle se recula.

- Excuse-moi, je croyais que tu étais consentante.

- Ce n'est pas ça, je suis indisposée c'est tout.

- Oh, ça arrive toujours au mauvais moment.
Je peux te téléphoner la semaine prochaine ?

- Chez moi ou chez toi ?

- Choisi.

- Chez moi, mais il faudra faire attention,
mon garde du corps n'est pas tolérant.

- J'arrangerais ça avec Evguéni.

Le capitaine Masson avait à nouveau rendez-vous avec Guénadi Volkov.

- Comment c'est passé votre séjour en Allemagne ?

- Vous devez le savoir puisque vous m'avez fait suivre.

- Que dites-vous là ?

- J'ai été suivi depuis l'aéroport de Saint-Pétersbourg et pendant tout mon séjour à Berlin. J'imagine que vous avez fait un rapport au FSB suite à notre première entrevue.

- Je suis désolé, je ne vois pas de quoi vous parlez. Avez-vous eu les plans ?

- J'ai dit que cela allait vous coûter très cher.

- Combien ?

- Dix millions d'euros.

- Pour ce prix-là, j'espère que vous accepterez que nous vérifiions les plans.

- Si vous me roulez dans la farine ...

- J'ai des associés sérieux. Nous n'avons aucun intérêt à vous rouler. Si les plans sont bons, vous aurez vos dix millions et nous continuerons à faire affaire ensemble. Votre fortune est faite.

Quand Imia arriva au centre Wagner, il y avait un attroupement devant les écrans géants du hall. On pouvait voir un homme en treillis se battre contre un colosse tout droit sorti des contes des mille et une nuits. Alors que l'homme qui apparemment appartenait à Wagner semblait perdu, il terrassa l'arabe avant de lui sauver la vie.

Imia reconnut l'homme. C'était le lieutenant Vlad Melnik, elle avait vu sa photo sur le dossier Walkyrie que lui avait adressé son capitaine. Elle

entra dans son bureau, téléchargea la vidéo. C'était une capture faite par un smartphone et envoyée sur le compte Telegram de l'agence. Elle l'envoya aussitôt à la DGSE avec son téléphone crypté.

Chez lui Prigojine vit la vidéo et appela Outkine.

- Dmitri, c'est Evgueni.

- Evgueni, j'allais t'appeler. La mission en Syrie est un succès, j'ai réussi à acheter les Turcs et Assad a accepté d'attendre un peu pour reconquérir le nord.

- C'est très bien Dmitri. Mais je t'appelle, car une vidéo est virale sur Telegram. On y voit un

homme à nous foutre la branlée à Darius. Tu es au courant ?

- Et comment, c'est mon garde du corps. Il a battu Darius. Personne n'avait jamais battu Darius. Assad a la queue entre les jambes depuis cela. Ces Arabes ne comprennent que la force. Mon homme lui a fait rabattre son caquet.

- Mon homme, tu veux dire.

- Comment ça ?

- Je suis le patron de Wagner donc cet homme est à moi. Tu rentres en Russie et tu me l'amènes.

- Et si je ne suis pas d'accord. Il m'a sauvé la vie en Afrique, je lui suis redevable.

- Je te le joue au poker.

- Si tu me prends par les sentiments.
Organise une partie et je te ferais les poches.

Ils rirent.

Le colonel Dufour reçut la vidéo et reconnut
Vlad. Il appela son correspondant à la CIA.

- Patrick, quel temps fait-il à Paris.

- Pour l'instant nous avons un plein soleil,
mais des nuages pourraient assombrir le ciel.

- Pouvons-nous éclaircir votre vie ?

- Un de vos hommes à Beyrouth a
photographié Outkine avec son nouveau garde du
corps.

- Oui, avez-vous vu la vidéo où il fout la branlée à Darius ?

- Je la regarde en ce moment. Je veux que vous oubliiez cet homme.

- Il est à vous ?

- Vous savez bien que je ne peux rien vous dire. Demandez à votre directeur d'appeler la maison blanche. Nous avons une opération en commun et il ne faut pas mettre une cible sur cet homme.

- Je vais vous faire confiance. Considérez que cet homme n'a jamais existé. Vous le félicitez quand même.

- Merci William.

À Tallin, la capitale de l'Estonie, un Airbus A320 d'Air France atterrit en provenance de Paris. À son bord, trois hommes voyageaient en classe économique. Durant tout le vol, ils avaient occupé des places séparées et ne s'étaient pas parlé une seule fois.

Il y avait le capitaine de Vaisseau Desplanques, du commando Hubert, le lieutenant-colonel Pelissier du treizième régiment de Dragons parachutistes et le commandant Renaud du premier régiment de parachutiste d'infanterie de marine. Ils étaient tous les trois, chef d'équipe de recherche et d'assaut dans la profondeur, nageurs de combat et surtout parlaient couramment le russe. Après avoir récupéré leurs bagages, ils se mirent séparément dans la file pour

prendre un taxi et se rendirent avec plusieurs minutes d'écart, au centre commercial de Lasnamäe. Ils montèrent dans un SUV dont les vitres étaient teintées et se rendirent au camping Männisalu, à quarante kilomètres de la frontière avec la Russie. Un chalet avait été loué par une société d'investissement estonien dont le siège social se trouvait au bureau de la DGSE de l'ambassade française à Tallin.

Là, les trois hommes furent briffés sur la mission qui les attendait. Le seul inconnu était la date de celle-ci. On leur donna leurs passeports russes et un dossier complet sur leur nouvelle identité.

Ils prirent leurs quartiers et commencèrent à faire connaissance.

Le capitaine Masson reçut un message de Guénadi Volkov lui donnant rendez-vous au centre Wagner. Il se demanda s'il devait y aller. Cela pourrait être une occasion formidable pour se rapprocher de Prigojine, mais ce pouvait aussi être un piège. Le centre était rempli de mercenaires qui pouvaient l'enlever et le questionner à loisir. Mais le métier d'agent secret comportait des risques et il les avait acceptés quand il était entré à la DGSE.

À l'accueil il demanda à voir Volkov et un garde le prit en charge. Il prit l'ascenseur et monta au sixième étage, le même que Imia, mais ça il ne le savait pas.

Au sixième, il y avait à droite, les bureaux des chefs de service et à gauche toute une aile réservée au patron et à ses associés. Le garde plaça son iris sur un lecteur biométrique et la porte

s'ouvrit. Deux autres gardes sommèrent Masson de lever les bras. Il fut fouillé et on lui confisqua son téléphone portable. Ils longèrent le couloir jusqu'à arriver à une porte en acajou. Masson entra seul, pénétra dans un vestibule où il fut encore une fois fouillé. Enfin, une porte de verre dépoli s'ouvrit et il put apercevoir les hommes qui lui avaient donné rendez-vous.

À côté de Guénnadi Volkov il y avait Evguéni Progojine et Victor Bout. Masson n'en croyait pas ses yeux. La rumeur dans toutes les capitales occidentales disait que Poutine utilisait Bout pour faire de l'ombre à Prigojine et Ramzam Kadyrov. Tous les services de renseignement du monde entier se mettaient le doigt dans l'œil, car à cet instant il avait la preuve que le maître de Wagner et le trafiquant d'armes faisaient front commun. Contre qui ? Ça, il ne le savait pas et

pour l'heure ce n'était pas sa mission de l'apprendre. Il allait devoir marcher sur des œufs pour, ne serait-ce que pour sortir vivant de ce bâtiment.

- Bonjour, monsieur Rostov, dit Prigojine, je vous en prie, approchez. Buvez-vous quelque chose ?

- Vodka, monsieur le directeur, ou devrais-je dire monsieur le président.

- Appelez-moi Evguéni, il n'y a qu'un président en Russie, c'est Vladimir Vladimirovitch Poutine. Je ne vous présente pas Guénnadi Volkov ni non plus, je pense, Victor Bout.

- Bien sûr, monsieur Bout est célèbre chez tous les partisans de la Russie.

Prigojine servit une vodka à Rostov et dit :

- David Petrovitch Rostov, né à Dresde le 25 décembre 1972. Vous saviez que Poutine était en poste à Dresde en 1989 ?

- Oui je le savais.

- Vos parents étaient professeurs, de mécanique pour votre père et de mathématique pour votre mère. Membres du parti et bien vu de la Stasi, si mes renseignements sont bons.

- Mes parents étaient communistes. Nous avons été tristes quand le mur de Berlin s'est écroulé et encore plus au moment de la réunification.

- Vous faites des études d'ingénieur et vous travaillez pour l'usine Trabant avant qu'elle ne soit rachetée par Volkswagen.

- Ces enfoirés ont racheté les usines, ont promis de conserver les emplois, mais les ont fermées l'année suivante. Qu'ils allient au diable.

- Vous vous mettez alors à votre compte et devenez commercial indépendant pour Bosch, Valeo et Siemens. Pour un communiste, vous avez fait votre la doctrine du capitalisme qui consiste à acheter des stocks quand le marché ralenti pour les revendre deux fois plus cher quand il se tend.

- Et ainsi j'ai fait payer Volkswagen pour ce qu'ils ont fait à la RDA.

- Ce n'est pas un reproche, David, je peux vous appeler David ? Je vous dis cela pour que vous compreniez bien que je sais tout de vous. Vous êtes marié et avez deux filles qui font des études dans les meilleures écoles en Suisse. Et maintenant vous espérez que je vais vous acheter

des plans pour dix millions d'euros ? Vous voulez punir la Russie comme vous avez puni Volkswagen ?

- Je pense sincèrement que ces plans valent largement les dix millions. Mais si c'est trop, je peux revoir mes ambitions en prenant en compte que nous œuvrons pour la victoire de la Russie sur l'Ukraine fasciste.

- Vous avez raison ; reprit Victor Bout. Ces plans valent dix millions d'euros et nous allons vous les donner. Mais ces plans ne servent à rien si nous n'avons pas les imprimantes 3D pour fabriquer ces injecteurs. Vous allez nous fournir une de ces imprimantes et vous aurez non pas dix, mais vingt millions d'euros.

- Vous avez conscience que la société 3D system, qui fabrique ces injecteurs est basée aux

États-Unis. Il est impossible de faire sortir du sol américain un tel matériel.

- Vous êtes venus nous voir, vous nous avez vendu des plans au mépris des restrictions mises en place par l'Union européenne et vous avez reçu de notre part un virement de dix millions d'euros. Vous vérifierez votre messagerie, on vous a transmis les coordonnées d'un compte en banque aux îles Caïmans ouvert à votre nom. Vous croyez que je suis devenu le plus grand marchand d'armes du monde en écoutant un David Rostov me dire qu'il ne peut pas me fournir ce que je lui demande ? Je vous donne un mois, passé ce délai, ce sera la prison en Allemagne pour vous et la mort de votre famille. Mais avant de les tuer, elles seront passées entre les jambes de tous les mercenaires de Wagner en Afrique. Me fais-je

bien comprendre Monsieur Rostov habitant Warsbleichstrasse à Dresde.

- Oui, monsieur Bout. Vous aurez votre imprimante 3D avant la fin du mois, je vous le promets.

- Et bien voilà.

Masson ressortit, on lui rendit son téléphone et il se dirigea vers l'ascenseur. Quand celui-ci arriva, il croisa Imia qui le reconnut, mais ne le fit pas voir. En revanche, Pyotr le reconnut aussi.

- Et vous, c'est vous qui avez bousculé madame au restaurant.

- Je ne me rappelle pas, excusez-moi, je dois prendre cet ascenseur.

Le garde qui escortait Masson dit à Pyotr :

- Laisse tomber, il sort de chez le patron.

Pyotr ne dit plus rien, mais repensa à la bousculade au restaurant. Qu'avait-il dit déjà à sa protégée ? « Je suis empoté comme un éléphant blanc dans un magasin de porcelaine ». L'expression consacrée est : « je suis empoté comme un éléphant dans un magasin de porcelaine ». Pourquoi un éléphant blanc ? Il mit cela dans un coin de son cerveau et n'en parla pas à Imia.

Elle reçut un coup de fil de Margarita Simonyan.

- Imia, ma chère comment allez-vous ?

- Bien Marga, je vous remercie.

- Dites-moi je ne vous ai pas choquée l'autre soir ?

- Non, au contraire, j'aime quand on prend les devants.

- Bien, j'ai repensé au problème de votre ange gardien. Et bien c'est résolu, que diriez-vous d'une nouvelle soirée chez Lyubov, la semaine prochaine ? Vos problèmes naturels seront résolus j'espère.

- C'est OK pour moi.

- Un plan à trois ne vous effraie pas ?

- Bien au contraire, qui sera la troisième ?

- Mais la maîtresse de maison bien entendu.
On se dit vendredi.

- Ce sera avec plaisir, à vendredi.

À Damas, Vlad se regardait dans une glace de sa salle de bain. Il avait de multiples contusions sur les côtes, mais c'était son nez qui le faisait souffrir. Il était cassé et déplacé, mais surtout, il ne pouvait plus respirer par les voies nasales. Il alla chercher dans son mini bar, tous les flacons d'alcool et de la glace. Il déboucha les mignonnettes et bu la totalité.

Il respira à fond pendant quelques minutes jusqu'à atteindre une suroxygénation. À ce moment, il attrapa son nez et tira dessus d'un coup sec. Il tenta de refréner la douleur, mais poussa

quand même un petit hurlement. Aussitôt après, il appliqua la glace sur l'hématome.

Outkine entra dans sa chambre sans frapper et lui lança des sachets de petits pois surgelés.

- Applique-toi ça partout où tu as des bleus. Tu ne connais peut-être pas l'astuce, mais l'avantage des petits pois, c'est qu'ils prennent n'importe quelle forme. Ne fais pas cette tête, si tu crois qu'à Damas, il est facile de trouver des petits pois. Tiens, je t'ai aussi amené de la gaze. Tu mets les poches et tu les entoures avec les bandes.

Vlad s'exécuta. Au début il eut un peu froid, mais rapidement la douleur s'estompa.

- Dès que nous serons en Russie, tu iras à l'hôpital, il faut que dans quinze jours tu sois requinqué.

Vald enregistra l'information comme quoi ils allaient en Russie. Sa mission se déroulait sans encombre si on exceptait le fait qu'il a failli se faire tuer deux fois.

- Si vous comptez que je combatte à nouveau, je préfère vous dire que vous pouvez me tuer tout de suite.

- Dis pas de conneries. Un de nos hommes a fait une vidéo de ton combat. Tu es devenu l'homme le plus célèbre de Wagner. Le patron veut te voir.

- Prigojine ?

- Oui, tu croyais qui ? Poutine ?

- On part quand ?

- Demain. Vol direct jusqu'à Moscou. Tu veux une femme pour cette nuit ?

- Je crois que je vais dormir.

En Estonie, les trois commandos étudiaient leur mission qui consistait de se rendre à Saint-Pétersbourg, récupérer trois agents et trois prisonniers et les acheminer en Europe. Tout ça dans un pays ennemi qui comptait autant de policiers que de civils prêts à vous dénoncer. Sans oublier la base navale de Kronstadt, qui fermait la rade.

- Le plus simple est de foncer vers la Finlande par l'autoroute E18, dit le capitaine de Vaisseau Desplanques. Il est hors de question de

nous enfuir par la mer. Je suis le marin ici et je sais que la rade de Saint-Pétersbourg est truffée de détecteurs. Aucun navire, pas même un zodiac ne pourrait passer. Vous pouvez oublier également la récupération par un sous-marin. Nos cibles ne valent pas le risque de se faire couler un SNA.

- Sinon, on file plein ouest, par la E20 et on file direction l'Estonie, dit le commandant Renaud.

- Je suis désolé de vous décevoir, dit le lieutenant-colonel Pelissier, mais si j'étais Russe et qu'un commando enlève les trois hommes les plus en vue du moment, je bloquerais toutes les frontières en direction de la Finlande et de l'Estonie. Vous n'allez pas aimer, mais nous devons partir vers l'Est, contourner le lac Ladoga et rejoindre Mourmansk. Cela fait mille trois cents

kilomètres, mais personne ne pensera nous chercher à cet endroit. Ensuite soit un sous-marin vient nous chercher, soit on passe en Norvège.

- Il n'y a aucune solution qui soit réalisable, dit le marin.

- Et si nous nous séparons ? Dit le commandant.

- Faire une diversion ? Deux agents partent dans une direction pour attirer les Russes ? Non, c'est hors de question. Pour faire cela, il faudra que les Russes sachent où sont les chèvres. Cela signifie la mort ou la prison à vie pour deux d'entre nous.

- Qui prend la décision ?

- C'est simple, si c'est une opération maritime, c'est le marin qui commande, si c'est

une opération terrestre, c'est moi, répondit Pelissier.

- Voilà ce que je suggère, nous allons transmettre nos plans à Paris et ils décideront. Si ça se trouve, ils en ont un auquel on n'a pas pensé, dit Desplanques.

- Ça me va.

Dans son hôtel, Masson s'enferma dans la salle de bain, ouvrit tous les robinets et appela le colonel Dufour.

- Ici, David Rostov, J'ai eu un contact avec la cible.

Dufour n'en crut pas ses oreilles. Masson avait trouvé Victor Bout et ils étaient entrés en contact.

- Ont-ils étaient content des plans ?

- Oui, pas de problèmes, ils ont payé rubis sur l'ongle. Mais ils veulent plus.

Masson expliqua à son supérieur la demande de Bout.

- J'ai réfléchi au problème. 3D system à une agence à Paris Saclay. Ils ont certainement une copie de l'imprimante dans leur showroom. Il faut voir avec eux pour qu'il vous la donne. Il faut juste qu'elle ait l'air vraie. La mission devra se faire au moment de la livraison, sinon je suis mort.

- Je m'occupe de tout et j'irais à Berlin, si nous ne pouvons pas vous fournir l'imprimante, vous prendrez le premier vol pour Budapest.

Une semaine plus tard, Imia retourna chez Prigojina. Elle portait cette fois une robe fendue avec un décolleté plongeant. Sous celle-ci elle avait soigneusement choisi en ensemble Aubade portant le nom révélateur de boîtes à désir. Elle avait un mini sac à main Gucci Bamboo 1947. Le fermoir central comportait une caméra si petite que même avec un examen de prêt, il était impossible de la voir. Elle se déclenchera quand elle lâchera les hanches. Les images transiteront via le serveur de la résidence et s'enregistreront sur l'ordinateur d'Imia au centre Wagner.

Quand elle arriva, Margarita Simonyan était déjà là. Elle était magnifique dans une robe Nensi Dojoka en jersey noir. Elle avait une coupe fluide, des empiècements ajourés et un ourlet fendu sur le côté spectaculaire pour une allure séduisante. Lyubov, elle portait une robe simple nommée Pénélope. C'était un fourreau à manches longues et épaules dénudées. Cette robe avait été portée par Léa Seydou dans le dernier James Bond.

Après l'apéritif, elles passèrent à table. La maîtresse de maison avait choisi de servir le mets préféré du grand-duc Sergueï de Russie, du caviar. Ces œufs d'esturgeon avaient la réputation d'être aphrodisiaques. En fait, le sel faisait saliver et forçait la consommation d'alcool.

Lyubov et Marga commencèrent à s'embrasser. Imia les rejoignit et caressa les deux

femmes. Elles la déshabillèrent et admirèrent ses dessous. Marga allongea Imia sur le divan, lui ôta sa culotte délicate en embrassant ses cuisses. La jeune femme écarta ses jambes et reçut la langue de sa partenaire sur ses grandes lèvres en feu.

Lyubov, elle enleva sa robe, elle ne portait rien en dessous. Elle chevaucha le visage de Imia qui enfonça sa langue dans le sexe ouvert. Son clitoris était d'une taille supérieure à la moyenne. Imia le téta comme un bébé, le sein de sa mère. Lyubov commença à crier de plaisir. Imia inséra le pouce dans le sexe de sa partenaire et l'index dans son anus en ayant pris soin de le lubrifier avant. Elle massa la fine cloison anale, avec la technique dite de la pince de crabe. Lyubov eut un orgasme intense qui la fit trembler.

À son tour, Imia jouit des caresses de Marga. Cette dernière s'allongea à son tour et c'est Lyubov qui se plaça entre ses jambes tandis que Imia lui léchait la poitrine.

Au bout d'une demi-heure, les trois amantes se retrouvèrent sous la douche.

- Comment une si jeune femme peut exceller dans l'art de l'amour comme toi ? dit Lyubov.

- Vous croyez que les étudiants sont sérieux dans les grandes écoles ?

- À l'université d'état de Moscou, les garçons baisaient comme des lapins. C'est pour cela que je me suis mise à préférer les femmes, dit Marga. Malheureusement nous devons nous cacher. Comme j'aurais aimé étudier à Paris.

- Il n'y a qu'une femme pour faire jouir une femme, les hommes ne sont pas assez patients, dit Imia.

- Evguéni est parfait. Il sait me faire jouir, seulement c'est rare. Quand il n'est pas avec ses mercenaires, il joue au poker, c'est son vice. D'ailleurs, dans quinze jours, nous recevons Outkine et Victor Bout.

Imia ressentit des picotements en entendant cela. Les trois cibles allaient être réunies ici dans quinze jours. Il fallait qu'elle se fasse inviter.

- Mon mari m'a dit qu'il allait jouer le garde du corps de Outkine au poker. Vous avez vu sa vidéo ?

- Oui, dit Imia. Vous croyez qu'il est aussi doué au lit que sur un ring ?

- Mais on est bi, dit Marga. Je te comprends, il est bestial, mais je te le laisse.

- Si tu veux, tu peux venir. Je m'arrangerais pour que vous soyez seuls un moment.

- Laisse-moi te remercier, dit Imia en embrassant Lyubov.

De retour dans son appartement, elle téléchargea la vidéo, la transmet à Paris en leur communiquant le renseignement sur la partie de poker dans quinze jours et le fait que Vlad serait présent. Elle joignit une recommandation, pour elle l'enlèvement devait se faire ce jour-là. Ils n'auront pas une autre occasion.

Le colonel Dufour se rendit à l'agence 3D system à Orsay. Au préalable il avait demandé un rendez-vous avec le directeur. La DGSE était partenaire des entreprises de hautes technologies et leur offrait des formations sur la prévention de l'espionnage industriel et des risques informatiques. Imia avait d'ailleurs travaillé avec eux pour améliorer leur sécurité.

- Bonjour colonel, c'est toujours un plaisir de vous recevoir.

- Pouvons-nous discuter dans un lieu sûr ?

- Suivez-moi.

Ils allèrent dans la salle sécurisée qu'ils avaient mise en place suite aux conseils de la DGSE.

- Je vois que vous avez suivi nos recommandations.

- Oui, depuis votre venue les tentatives d'intrusion ont grandement diminué. Qu'est-ce qui vous amène ?

- Vous n'êtes pas sans savoir que la Russie détruit systématiquement les infrastructures énergétiques ukrainiennes.

- Oui, c'est terrible.

- Ce que je vais vous dire est secret défense, c'est bon pour vous ?

- Oui, bien sûr, c'est vous-même qui m'avez habilité.

- Le stock de missiles russes est en baisse. Moscou se démène pour pouvoir en fabriquer

malgré les sanctions. Il y a certes les composants électroniques qui leur manquent, mais également les pièces détachées pour leurs moteurs de fusée. Nous savons que le FSB a acquis les plans des injecteurs produits par German Aerospace Center. Maintenant ils cherchent à voler une de vos imprimantes 3D.

- Mon dieu.

- Sur le papier, c'est impossible, mais nous ne pouvons pas ignorer que certains Américains, notamment les pro-Trump, sont également anti Ukraine. Nous craignons que d'ici six mois, la Russie ait récupéré ce matériel.

- Je comprends, mais je ne vois pas pourquoi vous me dites cela.

- Si on veut éviter que le FSB détienne une vraie imprimante, nous pensons qu'il faut lui en livrer une fausse. Avez-vous dans votre showroom un modèle d'imprimante 3D que vous utilisez en Caroline du Sud ?

- Oui, bien sûr, mais c'est une maquette. Vous ne tromperez personne avec ça.

- Un pays tiers que je ne citerais pas a réussi à approcher les trafiquants d'armes russes. Ce que nous voulons c'est décapiter le réseau. Pour cela, ils ont besoin de cette maquette. Nous n'en savons pas plus. Dans notre métier moins nous en savons mieux c'est. En revanche j'ai besoin d'être sûr que les Russes ne pourront pas fabriquer une imprimante fonctionnelle avec votre modèle.

- Alors ça, je vous le garantis. Non seulement la maquette n'a pas le système de motorisation ni

le logiciel, mais elle n'est même pas à l'échelle. C'est juste une représentation, une décoration si vous préférez.

- C'est parfait. Pouvez-vous me fournir cette maquette ?

- Ce que je peux faire c'est en imprimer une autre. Dans deux jours elle sera à vous.

- Je vous remercie, monsieur. Dites-vous que votre geste va sauver des centaines de vies en Ukraine.

Vlad se retrouva à l'hôpital clinique central de la direction administrative du président de la Fédération de Russie. C'était un établissement

fortement gardé situé à quatorze kilomètres à l'ouest du Kremlin, dans une zone suburbaine boisée exclusive connue sous le nom de Kuntsevo. Il était considéré comme le meilleur hôpital de Russie.

Il eut droit à un check up complet. Il avait plusieurs côtes fêlées, des hématomes aux bras, un biceps déchiré et surtout le nez cassé. Une infirmière lui avait bandé le torse et le bras droit, tandis qu'un médecin ORL lui avait inséré des mèches de coton à l'intérieur des fosses nasales.

- Qui vous a remis le nez en place, monsieur Melnik ? demanda le médecin.

- Moi-même.

- Vous êtes fou. Vous auriez pu aggraver les choses. Des morceaux d'os auraient pu migrer

dans vos sinus et de là vers vos poumons.
Pourquoi croyez-vous que nous faisons des radios
avant de pratiquer une rhinoplastie ?

- Pas besoin de radio. Quand on est sur le
champ de bataille, il faut continuer à combattre
même si on est blessé.

- Si vous voulez, en attendant, je vais vous
faire passer une IRM.

- Si je refuse ?

- Vous êtes empoté comme un éléphant blanc
dans un magasin de porcelaine. Je suis médecin
militaire, je suis major et je vous donne l'ordre
d'aller passer une IRM. Vous n'êtes pas
claustrophobe ?

Vlad sursauta quand il entendit la phrase
code.

- Non, major, je ne suis pas claustrophobe.

C'est vous qui me ferez passer l'IRM ?

- Oui.

- Alors j'accepte.

Ils se rendirent au centre d'imagerie médicale. Vlad se mit en slip et on lui donna un survêtement jetable en papier. Une infirmière lui fit une piqûre avec un produit de contraste et lui posa les questions habituelles.

- Avez-vous déjà passé une IRM ?

- Oui.

- Avez-vous du métal sur vous ? Appareil dentaire, pompe cardiaque, éclats d'obus ?

- Non.

- Vous n'avez pas fait de soudure ces derniers mois ?

- Non.

- Suivez-moi.

Il s'allongea sur le tapis de l'IRM, on lui mit une charlotte, des écouteurs sur les oreilles et sa tête fut calée.

- Vous avez une sonnette, si quelque chose ne va pas, vous appelez. Vous allez entrer dans un tube, je vous préviens, cela fait pas mal de bruit, c'est pour cela que vous avez ces écouteurs. Qu'est-ce que vous aimez comme musique ?

- Peu importe.

Il entra dans le tube et l'examen commença. Dans ses écouteurs il entendit des chants

patriotiques. Au bout de cinq minutes, la musique s'arrêta.

- Vous m'entendez ? demanda une voix qui ressemblait à celle du médecin.

- Je vous entends.

- Je suis désolé pour cette mise en scène, mais c'est le seul endroit que le FSB ne peut pas espionner. Les ondes émises par la machine brouillent les micros. Vous seul entendrez ce que je vais dire.

Dmitri Outkine va vous jouer au poker avec Evguéni Prigojine. Un troisième homme sera présent, Victor Bout. Cette partie aura lieu chez Prigojine à Saint-Pétersbourg. Il y aura son épouse et une jeune femme qui travaille au centre Wagner. Cette jeune femme est le lieutenant Imia

Korilinka. Elle est de chez nous. En cours de soirée, vous serez rejoint par le capitaine Masson qui se fait passer pour un vendeur de pièces détachées sous le nom de David Rostov, et trois officiers des forces spéciales. Celui qui commandera l'opération sera le lieutenant-colonel Pelissier. Votre mission sera de kidnapper les trois Russes, de les faire monter dans le jet d'Outkine et de les emmener en Europe. Vous avez des questions ?

- Non.

- Bon, je vous annonce que vous êtes en pleine forme, du moins si l'on excepte votre nez. Vous l'avez bien réparé.

- Vous êtes vraiment médecin ?

- Oui et vraiment major de l'armée russe. Ne bougez pas, une infirmière va vous délivrer. Bonne chance, monsieur Melnik.

Deux jours plus tard, le colonel Dufour récupéra la maquette de l'imprimante 3D et l'emmena à Berlin.

- Comment va le Bund ? demanda Dufour.

- On s'ennuierait presque. Pas assez de nous occuper des traîtres qui négocient avec la Russie, on sert de coursier au monde entier.

- Je suis désolé, mais vous connaissez comme moi l'importance de cette mission.

- Oui, filez-moi votre truc, je vais la porter moi-même en Estonie. En parlant de filer, je suis suivi par le FSB. Vos hommes devront les semer.

- Ils sauront faire.

Par chance, le suiveur ne connaissait pas Dufour. Le service de renseignement russe ne pouvait imaginer que la France avait un quelconque rapport avec cette imprimante. Un message fut aussitôt transmis à Moscou.

En Estonie Pelissier reçut un message sur son téléphone crypté.

« Récupérez un colis, à l'aéroport de Tallin et ramenez-le dans votre planque. Votre contact se nomme Dieter Schmidt. Attention, l'homme est

suivi par le FSB. Des ordres complémentaires suivront. Itinéraire de repli étudié ».

Pelissier montra le message aux deux autres commandos.

- Ils nous prennent pour le facteur, maintenant. Dit le commandant Renaud.

Desplanques montra la carte de Tallin.

- Il faut mettre au point une manœuvre pour pouvoir récupérer ce colis sans se faire suivre jusqu'à notre planque.

- En 89, j'étais dans la mission militaire française de liaison à Berlin. Notre jeu consistait à semer les Soviétiques quand nous faisons des missions à Berlin-Est. Je vais vous expliquer comment nous allons procéder.

Ils montèrent dans leur Mercedes 4x4 et se dirigèrent vers Tallin. Ils firent une première halte à l'Ikea de Tallin et louèrent chez Avis, une BMW qu'ils laissèrent sur le parking ainsi que la Mercedes. Ensuite, ils louèrent trois voitures similaires chez Six. Des Volkswagen Polo de couleur sombres. De là ils partirent vers l'aéroport.

Desplanques se rendit au parking de l'aéroport, Renaud celui du centre commercial le plus proche et Pelissier à l'arrivée des passagers.

- Taxi monsieur ? dit Pelissier.

- Combien la course ?

- Cent roubles.

- Ok, prenez la valise et barrez-vous. Les autres taxis ne sont pas contents, ils vont appeler la police.

Il récupéra le colis, le mit dans son coffre et appela les deux autres voitures.

Ils mirent leurs téléphones en mode Bluetooth. Desplanques se plaça derrière Pelissier et ils démarrèrent. Comme ils s’y attendaient, une voiture les suivit. Desplanques ralentit et la voiture suiveuse le dépassa pour rester derrière Pelissier.

Ils prirent l’autoroute E20 et Desplanques s’intercala entre la voiture suiveuse et Pelissier qui roulait à faible vitesse. Pendant ce temps Renaud fonça à la bretelle d’autoroute suivante et y rentra. Il se plaça devant Desplanques et ainsi prit la place de Pelissier dans la tête des suiveurs. Pelissier accéléra et fonça vers l’est.

Les deux autres voitures se rendirent sur le parking d’Ikea de Tallin et semèrent leur

poursuivant. Ils laissèrent leurs Polo et prirent une BMW série 7 blanche. Ils allèrent à leur tour à vers l'est et en passant croisèrent les Russes. Ils cherchaient la voiture de Pelissier qui avait récupéré la Mercedes.

Vingt kilomètres plus loin, au centre commercial de Lanasmäe, Renaud et Desplanques abandonnèrent leurs véhicules, montèrent dans la Mercedes et ils retournèrent à leur planque.

- Je crois qu'on a perdu notre dépôt de garantie, dit Pelissier en riant.

Le lendemain, Masson téléphona à Guénadi Volkov.

- J'ai votre colis. Il est actuellement en Estonie. Je ne voudrais pas qu'en traversant la frontière, vos gardes ne le confisquent.

- Vous croyez la propagande occidentale qui prétend que l'administration russe est corrompue ?

- Non, bien sûr, mais ils pourraient croire que c'est une bombe. Vous savez à quoi cela ressemble.

- Si vous me donnez des détails sur le véhicule, mon patron fera en sorte qu'il passe sans être ennuyé.

- Je vous préviens, l'imprimante a été démontée. Vous saurez quand la partie mécanique passera la frontière. Mais le processeur sera acheminé par un autre véhicule dont vous

ignorerez tout. J'attends que vous me disiez où et quand je fais la livraison.

- Je vous rappelle.

Guénadi Volkov appela Victor Bout.

- Monsieur, l'Allemand demande où et quand il doit livrer l'imprimante.

- Vous ne deviez pas la subtiliser ?

- Pas moi, le FSB. Je suis directeur d'usine, pas homme de main. J'ai fait ma part de marché en vous mettant en liaison avec lui.

- Et vous aurez votre part si nous arrivons à fabriquer ces injecteurs. En cas d'échec, vous

aurez votre part aussi. L'armée russe a besoin d'hommes en première ligne. Vous me comprenez ?

- Oui monsieur Bout.

- Dans une semaine, j'ai rendez-vous avec Prigojine et Outkine. Je pense que ce serait une bonne idée de faire livrer l'imprimante à la fête. Vous pouvez arranger cela ?

- Où ça monsieur ?

- Dans sa résidence, le service de sécurité sera renforcé.

- Ce sera fait.

Au camping Männisalu, deux véhicules arrivèrent. Un UAZ 452, le combi Volkswagen version russe et une Lada Niva. Les hommes qui conduisaient ces tacots toquèrent au Mobil home des soldats français. Pelissier regarda par la fenêtre et reconnut celui qui les avait conduits jusqu'ici.

- Mon colonel, c'est Noël avant l'heure. Entrons, peut-être pouvez-vous nous faire un café. Ce putain de combi se conduit comme un trente-six tonnes. J'en ai plein les bras.

- Les deux hommes entrèrent, enlevèrent leurs blousons et prirent leur tasse de café fumante.

- Voilà la mission. À une date pas encore définie, vous vous rendez à Saint-Pétersbourg avec l'imprimante. Les gardes-frontières russes

auront le signalement de l'UAZ et vous laisseront passer. Un seul de vous trois conduira la camionnette. Les deux autres devront déjà avoir passé la frontière avec la Lada. Elle a l'air vieille comme ça, mais elle est équipée d'un moteur M3 de quatre cent cinquante chevaux. Faites attention quand vous la conduisez. On a raconté aux Russes que l'imprimante a été démontée en deux parties et que chaque élément voyagera séparément. Ils ne prendront donc pas le risque d'arrêter le UAZ au risque de n'avoir qu'une moitié. En revanche, ils chercheront certainement le deuxième véhicule. Vous comprenez maintenant pourquoi vous aurez une Lada toute rouillée. C'est de la fausse rouille, je vous rassure. À Saint-Pétersbourg, vous vous rejoindrez et abandonnerez l'UAZ. Ensuite vous récupérerez le capitaine Masson du service action et vous rendrez chez Prigojine pour livrer l'imprimante.

Sur place vous retrouverez les lieutenants Imia Korilinka et Vlad Melnik. Leurs photos sont dans le dossier. Vous kidnapperez Prigojine, Outkine et Bout.

- À combien se montera le service de sécurité ? demanda Pelissier.

- J'y viens, mais avant cela, vous ne voulez pas savoir comment vous allez repartir ?

- Oui bien sûr.

- Masson aura avec lui deux seringues de somnifère pour Outkine et Bout. Une fois qu'ils seront endormis, vous forcerez Prigojine à prendre son jet privé et vous décollerez en direction de Moscou. Il racontera à la radio que les deux endormis ont été empoisonnés et qu'ils doivent être pris en charge à l'hôpital de Poutine.

Après Novgorod, lieutenant-colonel Pelissier, vous avez votre licence de pilote ?

- Oui, vous le savez bien.

- Donc vous prendrez les commandes du jet, passerez sous les radars et foncerez plein sud-ouest. Une fois sorti de l'espace aérien russe, vous survolerez la Pologne, l'Allemagne et vous vous poserez à La Haye où Interpol prendra livraison de ces charmants messieurs.

- L'OTAN ne nous tirera pas dessus ?

- Nous bien sûr, vous serez suivi par un Awaks dès votre décollage et seraient escortés par des Typhons à partir de la Lituanie.

- La sécurité ?

- J'y viens. Prigojine a cinq hommes en permanence chez lui et il y a fort à parier que Bout sera escorté lui aussi, à cela s'ajoute le garde du corps personnel de Korilinka.

- Et Outkine ?

- Son garde du corps est le lieutenant Melnik.

Ils regardèrent la photo dans le dossier.

- Putain, c'est l'enfoiré qui a foutu la branlée au garde du corps d'Assad. Il me semble le connaître, dit Renaud.

- C'est un ancien du 2° REP, vous l'avez certainement déjà croisé en Opex.

- Peut-on le joindre ? demanda Déplanques.

- Non, mais Korilinka oui. Ils sont censés baiser ensemble ce soir-là. Elle pourra lui passer

un message. Le capitaine Masson saura comment la joindre.

- Comment allons-nous persuader Prigojine de collaborer ?

- Korilinka a une vidéo où on la voit s'envoyer en l'air avec madame Prigojina. Vous connaissez les lois anti homosexuels en Russie. Il paraît qu'il adore sa femme et qu'il connaît ses faiblesses, il ne voudra pas la voir aller en prison.

- On ne s'emmerde pas chez vous, dit Pelissier.

- Venez voir le combi.

Ils sortirent et le conducteur leur montra une cache sous le plancher du van.

- Vous avez trois HK avec silencieux ainsi que trois pistolets SIG P 226, avec silencieux également ainsi que des grenades incapacitantes. Je ne vous cache pas qu'à la direction nous préférons que vous ne tuiez pas les gardes.

- Si on peut, on évitera.

- Vous avez aussi des uniformes russes. À vous de voir si vous les mettez ou pas. Bon, nous avons un long chemin retour, je récupère la Mercedes. Déjà que nous allons perdre cette Lada, notre mécano va être fou. Bonne chance messieurs.

Le dossier de la DGSE comprenait les photos de tous les protagonistes et les plans de la résidence de Prigojine. Les trois commandos les étudièrent et mirent au point leur attaque. Ils transmirent le projet au capitaine Masson qui à

son tour l'envoya à Imia. Pelissier demanda à Paris une photo satellite prise au plus près de l'heure de l'attaque.

Guénadi Volkov rappela le capitaine alias David Rostov.

- Monsieur Bout souhaite que vous livriez l'imprimante dimanche prochain à vingt heures, chez Prigojine.

- Ce sera fait. Un de mes hommes aura la machine nue dans un UAZ vert immatriculé Y 955 YK 98. Pas d'entourloupe.

- Ne vous en faites pas.

- Le UAZ sera abandonné et je viendrais la livrer avec mon chauffeur.

- Dans quel véhicule ?

- Ce sera une surprise.

- J'ai besoin de le savoir pour prévenir le service de sécurité.

- Vous n'aurez qu'à m'attendre à la grille, vous connaissez mon visage. Au fait, nous avons implanté un virus dans la partie informatique de l'imprimante. Si à vingt et une heures je ne suis pas en sécurité avec vingt millions d'euros sur mon compte, elle sera détruite. Ne pensez même pas pouvoir l'enlever avec vos génies, car il faut une carte spéciale pour brancher la puce. Je vous enverrais le code de désactivation quand j'aurais la somme. À dimanche, monsieur Volkov.

Il raccrocha pour laisser son interlocuteur seul avec ses pensées.

À dix-sept heures, à la nuit tombée, Renaud et Desplanques quittèrent le camping avec la Lada. Ils roulèrent prudemment jusqu'à la frontière russe. Ils traversent la Narva au niveau de la ville estonienne du même nom. De l'autre côté, c'était la Russie, mais ils firent quand même un kilomètre avant d'arriver au poste de contrôle. Avant la guerre avec l'Ukraine, il y avait plusieurs kilomètres de bouchons, car c'était la porte d'entrée du commerce avec l'Europe. Aujourd'hui, ils étaient quasiment seuls.

Ils ralentirent jusqu'à arriver au niveau des douaniers. Ils étaient nerveux et exhibaient leurs armes. Les deux Français ne montrèrent rien de

leur anxiété. Deux gardes s'approchèrent de la Lada.

- Papiers s'il vous plaît demande le plus vieux des douaniers.

Déplanques qui conduisait, tendit son passeport russe et Renaud lui passa le sien.

- Vous êtes de Saint-Pétersbourg, que faisiez-vous en Estonie ?

- Nous sommes mobilisés. Dans deux jours, nous rejoignons le 428^o régiment de la garde. Nous sommes allés acheter des chaussettes et des pull-overs. On n'en trouve plus en Russie.

- Vous n'avez pas cherché à fuir le pays ?

- Non, nous voulons nous battre. J'étais dans les blindés pendant mon service militaire. Je veux tuer des fascistes.

- J'étais aussi dans les chars, tu étais dans quel régiment ?

- Premier régiment de la garde à Moscou. Le président Poutine m'a serré la main une fois. J'ai fini sergent ancien sur T72. T'as connu ce putain de chargement automatique, si tu ne faisais pas attention, il t'arrachait le bras.

Le plus jeune dit à son collègue.

- Nous aussi nous aurions bien besoin de chaussettes chaudes. Il fait froid à ce poste-frontière.

- Nous avons pensé à vous les gars, dit Renaud. On peut vous donner deux paires chacun.

- Cinq dit le plus vieux.

- ТВОЮ МАТЬ, (ntm) dit Déplanques. Vous êtes durs les gars. Mais vous aussi vous protégez la Russie. D'accord pour cinq.

- Et deux pulls chacun.

- Cinq paires de chaussettes et deux pulls chacun. Tenez, dit Renaud.

- Vous ne passez pas de drogue ? demanda le plus jeune.

- Ne m'insulte pas mon garçon, je suis plus vieux que toi, mais je peux encore te flanquer une trempe. En revanche on peut vous donner des cigarettes.

- C'est un niékulturnyi, dit le plus vieux. Il n'a pas besoin de fumer, sa mère l'allaite encore. Allez-y et faites votre devoir en Ukraine.

- Da zvidania, camarades.

Une heure plus tard, ce fut au tour de Pelissier. Les deux mêmes douaniers l'arrêtèrent. Ils avaient reçu l'ordre de le laisser passer, mais on était en Russie. Ils firent le tour du UAZ et vérifièrent le numéro d'immatriculation.

- Passeport.

Pelissier leur tendit son passeport avec deux billets de dix mille roubles.

- Ce n'était pas la peine camarade, dit le vieux douanier, mais ma mère m'a toujours dit de ne pas refuser un cadeau.

Pendant ce temps, le jeune regardait à travers les vitres du combi. Les armes étaient invisibles sous le plancher. L'imprimante était en vue dans un carton blanc. Il n'y avait aucune indication dessus.

- Faites bonne route.

Le capitaine Masson avait passé la journée à promener les agents du FSB qui le suivaient. À dix-sept heures, il monta dans le métro ligne deux, à l'institut technologique sur Moskovski prospekt. Il avait repéré son itinéraire pendant plusieurs jours. Deux agents le suivirent, un dans son

compartiment et un dans le suivant. À chaque arrêt, ils descendaient sur le quai pour voir si Masson descendait.

À la station Maskovskaia, le ballet fut rejoué. Sur le quai d'en face, le métro de la ligne un s'arrêta et un flot de travailleurs descendirent. Quand le conducteur fit retentir la sonnerie qui annonçait le départ de la rame, les agents remontèrent. Masson sauta, passa entre les portes qui se fermaient et monta dans la rame en face. Cette manœuvre géniale n'avait qu'une chance sur mille de réussir, mais Masson l'avait fait plusieurs fois à Paris pendant sa formation.

Les deux agents du FSB tapaient sur les vitres du métro et hurlaient que le conducteur stoppe la rame. Masson descendit sur Leninskyi prospekt, fit le tour quartier pour vérifier qu'il

n'était pas suivi et pénétra dans le mini-hôtel où il avait réservé une chambre sous le nom de Boukakov. Il donna dix mille roubles au réceptionniste et lui expliqua qu'il attendait trois hommes.

À l'échangeur d'autoroute de Novogorelovo, Pelissier prit l'autoroute A18, retourna sur l'E20, et fit cela trois fois pour s'assurer qu'il n'était pas suivi, puis sortit en direction du centre commercial. À cet endroit, le magasin Leroy Merlin, les concessionnaires Toyota, Volkswagen et Mercedes avaient fermé les portes du fait des sanctions économiques.

La Lada attendait derrière le Leroy Merlin. Ils transférèrent l'imprimante, l'armement et les sacs d'uniformes. Ils abandonnèrent le UAZ et

filèrent en direction du mini-hôtel. Tandis que Pelissier gardait le véhicule, Renaud et Déplanques se changèrent et revêtirent le treillis de combat de l'armée russe. Tous les quatre montèrent dans la Lada et partirent en direction de la résidence de Prigojine.

À dix-neuf heures, Imia Korilinka arriva chez Prigojine. Lyubov l'accueillit avec un large sourire et lui offrit un verre de vodka martini. Elle la présenta à Victor Bout.

- Vous m'aviez caché, Lyubov que vous aviez une amie si belle.

- C'est ma responsable en sécurité informatique, dit Prigojine.

- Dites-moi combien il vous paye et je vous donne le triple, dit Bout.

- J'ai accepté le poste, non pas pour Wagner ou pour Irbis, mais pour la Russie. Je quitterais sans problème monsieur Prigojine, seulement si Vladimir Poutine m'embauchait.

Les hommes éclatèrent de rire.

- Vladimir ne connaît rien à l'informatique. Les ordinateurs que vous voyez sur son bureau ne servent qu'à faire beau, dit Bout. Il ne sait même pas que des gens comme vous existent, mais c'est une bonne réponse. Vous êtes naïve, mais pas faux-cul.

- Laissez-là un peu tranquille dit Lyubov.
Quand est-ce que Outkine arrive ?

- Vous êtes aussi une groupie de son garde du corps ? dit Bout.

- Pas moi, mais cette jeune fille oui.

- Dmitri m'a dit qu'il n'était pas intéressé par les femmes, dit Prigojine.

- Tu as mal regardé mon chéri. Les yeux verts d'Imia le feront fondre.

Sur ces paroles, Outkine arriva. Il salua son hôte, embrassa Lyubov et serra la main de Bout puis de Imia. Vlad restait en retrait, gêné de se retrouver devant ces hommes importants.

- Présentez-nous le héros, dit Lyubov.

- Ma chère je vous présente Vlad, un nouveau Russe puisqu'il vient de la République populaire de Lougansk. Tout le monde sait qu'il a

battu le garde du corps d'Assad, mais il m'a sauvé la vie. À lui seul il a abattu dix djihadistes de Boko Aram. Sans lui, je ne serais pas là aujourd'hui.

- Tu étais dans l'armée mon garçon ?
demanda Bout.

- Légion, parachutiste, monsieur.

- Tu es un brave. Si tu veux connaître la vraie aventure, je t'embauche chez moi. Chez Wagner tu ne côtoieras que des noirs ou des Arabes. Chez moi, mes hommes vont dans le monde entier.

- Je me suis engagé pour un an chez Wagner, monsieur. Je n'ai qu'une parole, je remplirais mes obligations chez Wagner.

- Décidément, il n'y a que des gens honnêtes dans cette pièce, dit Bout en riant. Méfie-toi

Evguéni, bientôt il y aura des popes dans ton armée.

Imia apporta un verre de vodka à Vlad. Elle le regardait avec insistance et ce n'était pas dû à la mission.

- Bon je suis là, dit Outkine, si nous commençons notre partie de poker.

Pelissier stoppa la Lada à deux kilomètres de la résidence. Renaud et Desplanques descendirent, prirent leurs armes et mirent des lunettes à intensification de lumière. Ils coupèrent à travers la forêt. La photo satellite reçut une heure plus tôt leur permit de se faire une idée précise de la topographie des lieux.

Imia invita Vlad à le suivre dans une chambre. Lyubov envia la jeune fille et alla se reconforter en rejoignant son mari qui avait commencé la partie.

- Comment tu vas ? demanda Imia.

- Ça va, s'il faut se battre, je suis opérationnel.

- On va rester là quelques minutes puis tu iras rejoindre les gardes du corps. Deux parachutistes prendront d'assaut leur salle de repos, tu leur donneras un coup de main. Ensuite, vous venez nous rejoindre ici. Tu veux faire l'amour ?

- Tu plaisantes ? Tu prends ta mission un peu trop à cœur.

- Et si je te dis que tu me plais. Ça ne se commande pas. J'ai eu le coup de foudre dès que je t'ai vu combattre cette brute.

- Tu as quel âge ?

- Je te rassure, j'ai trente ans. Je sais que je ne les fais pas. Et je peux te casser la gueule.

- Quand on sera de retour à Paris, on tirera les gants. Si tu arrives à me toucher le visage, je t'invite au restaurant.

- Cochon qui s'en dédit.

- C'est quoi cette expression de merde.

- Bon on sort. Excuse-moi.

Elle lui mit une gifle et sortit en pleurant.
Lyubov se précipita vers elle.

- Il a dit que j'étais trop jeune, que j'avais encore mes dents de lait.

- Je vous l'ai dit, il n'est pas intéressé par les femmes, dit Outkine. Si vous voulez un homme, un vrai, je m'occupe de vous à la fin de la partie.

Pelissier et Masson se présentèrent à l'entrée de la résidence. Deux gardes approchèrent de la Lada et vérifièrent leurs papiers.

- Je suis David Rostov, je suis attendu.

Ils n'eurent pas le temps de répondre ? Ils s'effondrèrent assommés par Deplanques et Renaud.

Masson et Pelissier remontèrent dans la voiture.

- Rostov est arrivé, dit Renaud avec le talkie-walkie des gardes.

Un homme de Wagner entra dans la résidence et dit quelque chose à Prigojine.

- Rostov est là, dit-il à Bout. Vlad, reste là, tu surveilleras nos invités.

Desplanques et Renaud se dirigèrent vers la cahute des gardes. Ils coupèrent la ligne téléphonique, se postèrent de chaque côté de la porte et mirent leur masque à gaz. Renaud lança une grenade avec un gaz anesthésiant et bloqua la porte. En quelques secondes, les gardes reposaient au sol. Ils entrèrent et les attachèrent avec des serres Flex.

Masson entra dans le hall de la résidence et le garde présent le fouilla. Pelissier le suivit en portant l'imprimante. Quand le garde s'approcha de lui, il lui donna le colis en disant que c'était très lourd. Surpris, le garde attrapa le carton, Letesssier se plaça derrière lui et lui fit la prise du sommeil. Il l'attacha.

Ils entrèrent dans le salon, Bout se leva pour les accueillir quand Pelissier sortit son pistolet. Outkine se dressa brusquement et sortit lui aussi son arme. Vlad lui bloqua le bras et le mit ko. Il fit de même à Bout. Imia fit une clef de bras à Prigojine et le força à s'asseoir. Lyubov essaya de se saisir de son téléphone et Masson la rattrapa.

- Tout le monde s'assoit, dit Pelissier.

- Mes hommes vont arriver, dit Prigojine. Si vous partez tout de suite, vous aurez la vie sauve.

Renaud et Desplanques entrèrent et attachèrent les trois hommes.

- Je crois que vos hommes sont hors-jeu. Dit Masson. Il sortit une seringue et injecta un somnifère à Bout et Outkine.

- Voilà ce qui va se passer, monsieur Prigojine. Nous allons prendre votre jet privé et quitter la Russie.

- Vous m'emmenez où ?

- Vous le saurez bien assez tôt. Vous direz à la tour de contrôle que Bout et Outkine ont été empoisonnés et qu'ils doivent être soignés à Moscou.

- Et si je refuse ?

Imia s'approcha de lui et lui montra la vidéo qu'elle avait faite avec son épouse.

- Si vous refusez, nous envoyons cette vidéo au FSB. Vous savez mieux que moi comment on traite les homosexuels dans vos prisons. Bien entendu nous ferons savoir qu'Imia est un agent de l'étranger.

Prigojine, s'effondra. Lyubov lui demanda pardon.

- Vous aimez votre femme, dit Imia. Une fois que vous serez sorti de Russie, nous viendrons chercher Lyubov.

- J'accepte, dit Prigojine.

- Appelez votre pilote, qu'il prépare l'avion. Seul. Ne dites rien d'autre.

Prigojine s'exécuta. Tout le monde monta dans deux voitures du maître de Wagner. Renaud récupéra les armes dans la Lada. À l'entrée de l'aéroport Pulkovo, ils prirent directement à droite vers le terminal Gruzovoy donnant accès à la zone réservée aux jets privés. Prigojine fit signe à Pelissier de contourner le terminal et de se rendre sur la piste du Djetport.

Le pilote avait déjà fait la Check-List pour un départ immédiat et vint à la rencontre de son patron. Il vit deux hommes en treillis de l'armée russe qui transportaient Victor Bout et Dmitri Outkine inconscients.

- Que se passe-t-il, monsieur ? demanda-t-il.

- Embarquons, je vous expliquerai.

- Où voulez-vous que nous allions ?

- Moscou.

Tout le monde entra dans l'avion. Ils attachèrent les deux hommes endormis et se mirent chacun à une place. Imia s'assit à côté de Vlad.

Le pilote lança les moteurs et appela la tour de contrôle.

- LED ici EMB 500 PGJ. Demande autorisation de décoller piste numéro 2.

- EMB 500, ici la tour, vous n'avez pas déposé de plan de vol. Quelle est votre destination ?

- Ici EMB 500, nous allons à Moscou.

- Négatif EMB 500, coupez les moteurs et rejoignez-nous au Pc opération pour contrôle.

- Monsieur, la tour nous refuse l'autorisation de vol, dit le pilote à l'interphone.

Progojine se leva et se rendit dans le cockpit, suivi de Pelissier qui lui montra son pistolet.

- La tour, ici Evguéni Prigojine. Vous savez qui je suis ?

- Oui monsieur.

- J'ai à bord Dmitri Outkine et Victor Bout en urgence médicale absolue. Ils ont été empoisonnés. Nous nous rendons à Moscou pour qu'ils soient soignés dans le seul hôpital qui vaille, celui de notre président. Je vais donner l'ordre à mon pilote de décoller, si vous m'en empêchez, Vladimir Poutine en personne signera votre condamnation à mort. M'avez-vous compris ?

- EMB 500, ici la tour, vous avez l'autorisation de décoller. Nous déposons votre plan de vol et prévenons Cheremetièvo. Voulez-vous qu'une ambulance soit là à votre arrivée ?

- Nous nous en chargeons. Prigojine, terminé.

Ils décollèrent et partirent plein sud direction Moscou. Au bout de dix minutes, ils furent au-dessus du lac Limen au sud de Veliki Novgorod. Masson et Pelissier retournèrent dans la cabine. Le pilote les regarda agacé, mais avait l'habitude des rustres de Wagner qui voyageaient avec son patron.

Pelissier se pencha par-dessus son épaule et coupa la radio.

- Qu'est-ce que vous faites ?

Masson lui mit le canon de son pistolet sur la tempe.

- Vous allez mettre le pilote automatique et lever tranquillement les mains. C'est d'accord ?

Le pilote fit oui de la tête et fit ce qu'on lui demandait.

- Pelissier s'assit à la place du copilote et mit ses lunettes à intensification de lumière.

- Mon collègue a sa License de pilote. Néanmoins, il est un peu rouillé concernant les jets privés. Vous ne voudriez pas qu'on s'écrase ?

Le pilote fit signe que non.

- Bien, vous ne voulez pas mourir ?

- Non qui voudrait mourir ?

- Avez-vous de la famille en Russie ?

- Je suis marié et j'ai un fils de quatre mois.

- C'est parfait. Nous nous rendons en Europe. Si vous coopérez vous serez libre de rentrer chez vous, sinon vous finirez dans la même prison que votre patron. Vous comprenez ?

- Je comprends. Je n'appartiens pas à Wagner, je travaille pour une société qui fournit des pilotes. Prigojine n'a pas confiance en ses hommes.

- Alors vous n'avez rien à craindre.

- Je vous dirai en permanence ce que je vais faire. Vous me surveillez et si je fais une erreur, vous me le dites, mais vous ne touchez à rien, dit Pelissier.

Il coupa le pilote automatique, les lumières à l'intérieur et à l'extérieur de l'avion et plongea jusqu'à une altitude de cent mètres.

- Vous êtes fou, dit le pilote, nous ne sommes pas dans un avion de chasse.

À Saint-Pétersbourg, le contrôle aérien détecta que l'appareil venait de disparaître de ses radars.

- EMB500, ici contrôle, nous ne vous voyons plus, avez-vous un problème ?

Silence.

- EMB500, ici contrôle, répondez.

Ils essayèrent encore une fois d'avoir une liaison avec l'avion puis donnèrent l'alerte.

Pelissier maintenait une vitesse de cinq cents kilomètres par heure, pour ne pas que l'avion décroche.

- Affichez la fréquence radio 100.7 s'il vous plaît.

Le pilote s'exécuta.

- Echo trois, ici EMB 500, parlez.

- Ici Echo trois, nous vous suivons. Vous volez un peu bas, non ?

- C'est juste histoire d'affoler la population civile. Position des ennemis ?

- Deux Su27 viennent de décoller de Moscou en direction de Novgorod. Le temps qu'ils vous rejoignent, vous serez sorti de l'espace aérien russe.

- Ciel dégagé du côté de l'OTAN ?

- Vous serez escorté par deux Typhons puis deux Rafales. Les radars russes seront brouillés jusqu'à ce que vous soyez hors de leur portée.

- Echo trois, merci.

Cinq minutes plus tard.

- EMB 500, ici Echo trois, vous êtes sortis d'affaire. Volez au 270, altitude dix mille mètres et rallumez vos lumières.

- Echo trois reçu. Merci pour la balade.

Ils traversèrent la Lettonie, la Lituanie, la Pologne, l'Allemagne, puis atterrirent à Rotterdam.

Outkine et Bout avaient repris connaissance et réalisaient ce qui leur arrivait. Ils ne dirent pas

un mot. À l'atterrissage, l'avion fut dirigé à l'aérodrome, une zone à l'écart laissée dans le noir. Une équipe d'Interpol récupéra les trois prisonniers, leur signifia leur motif d'inculpation et leur lut leurs droits. Ils furent convoyés dans trois véhicules différents jusqu'au tribunal pénal international où leur interrogatoire commença aussitôt.

Le pilote fut arrêté pour la forme par les services secrets hollandais. Après un interrogatoire de quelques jours, pour déterminer où s'était rendu Prigojine ces derniers temps, il fut libéré et rendu à l'ambassade de Russie.

Les agents français, après une bonne douche et s'être changés, prirent le premier vol pour Paris.

- Au moins, avec nos amis, j'ai voyagé en première, dit Imia.

Ils rirent en embarquèrent en classe éco, ce qui ne déplut pas à Imia, elle pouvait se serrer contre Vlad.

- Au fait, tu te souviens la gifle que je t'ai mise.

- Oui, comment l'oublier, j'ai cru que tu m'avais recassé le nez.

- Je t'ai donc touché le visage. Tu me dois un repas.